

LE TEMPS  
HORS-SÉRIE

Arts

Art contemporain  
L'ouragan de la  
finance



La Bâle  
de l'art,  
capitale  
bousculée

L'empire  
Saatchi



Kate Moss, la plus belle, la plus élégante des femmes d'Angleterre, la voici en couverture de ce hors-série. Corps noué, cuisses écartées, sexe offert, visage fermé. Rien ne rappelle le mannequin d'allure abstraite défilant sur les passerelles, ni le personnage paumé et drogué dont elle a quelques fois offert le spectacle. La scène où sa statue s'exhibe aujourd'hui n'est rien moins que le British Museum de Londres. Et Marc Quinn, l'auteur de cette œuvre d'un érotisme en or massif, appartient à un courant – celui des Young British Artists (YBA) – qui a fait fortune au propre comme au figuré.

La représentation de ce gros lingot de 50 kg s'accompagne de précisions quant à sa



LUC CHESSEX

## Vérité de l'art contemporain

Par Lorette Coen

valeur: 1,9 million d'euros. Et de cette révélation: il s'agirait de la plus grande statue en or massif jamais réalisée depuis l'Égypte ancienne. Un record de plus, en somme... Ceux qui, de la beauté, ne veulent retenir que la gratification immédiate se détourneront. Ceux qui espèrent d'une telle œuvre quelque fulgurance ironique, polémique, n'y trouveront rien. L'intransigeance aiguë des temps surréalistes n'est plus. On parlera, pour qualifier cette Kate Moss métallique et coûteuse, d'un ouvrage provoquant. Adjectif facile qui ne rend pas compte de sa force expressive et puissamment significative. On dira aussi: dérangeant. Oui, en effet, si l'on veut bien. Mais on peut aussi choisir de rire ou de s'ébahir.

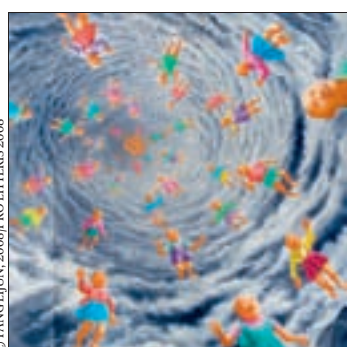
Comme son collègue, le YBA Damien Hirst, Marc Quinn ne fait que tendre un miroir, tout en précisant que lui-même figure dans l'image; et vous et moi aussi. Cette statue fixe un moment de la très longue histoire des rapports indissolubles entre l'art et l'argent. D'innombrables artistes y ont réfléchi avant lui; ils ont répondu pour leur époque. Quelle forme prend le désir d'art et d'argent entremêlés en ce début de XXIe siècle si opulent, si misérable, si exaltant, si périlleux? Telle est la question que pose la statue de Kate Moss. On peut juger la réponse monstrueuse, effrayante. Ou simplement compliquée.

Pour sa part, Marc Quinn, en homme avisé, habile et informé, a pris les devants. Si

le marché de l'art s'effondre – ce qui ne semble pas près de se produire –, son or a toutes les chances de s'apprécier. En vendant sa Kate Moss au prix du métal précieux, il s'y retrouvera toujours. Si le marché continue de progresser et si sa cote d'artiste se maintient ou grimpe encore, le prix de l'œuvre atteindra des sommets. Il gagnera donc toujours, ayant de plus conquis sa part d'éternité puisque exposé dans un musée qui fait autorité.

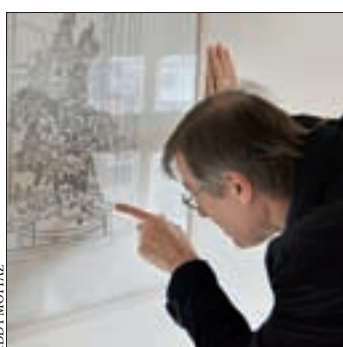
Aujourd'hui comme hier et comme avant-hier, tout artiste contemporain engagé dans son métier – c'est son cas et aussi celui de Damien Hirst – participe entièrement du monde auquel il offre en échange la force de sa vérité.

## SOMMAIRE



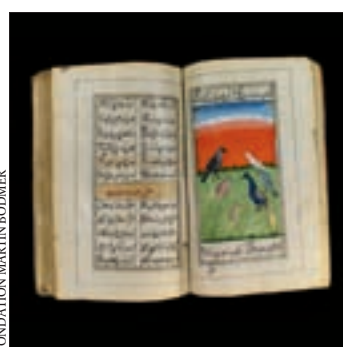
© FANGLUN, 2008/PRO LITTERIS 2008

Galerie Saatchi 14 à 18



EDDY MOTTAZ

Portrait 20 à 22



FONDATION MARTIN RODMER

Manuscrits 36 et 37



GALERIE ORMOND

«Design art» 38 à 42



REMY VILLAGGI/PRO LITTERIS 2008

Luxembourg 44 et 45

### 4 à 12 Les très riches heures de l'art contemporain sous l'ouragan de la finance

Sur la scène, devenue mondiale et somptueuse, où s'échangent les œuvres, les valeurs artistiques paraissent plus solides que les richesses boursières. Pour l'heure, préservé des grands remous, ce marché fonctionne selon des mécanismes stables et défensifs. Avec l'avantage de dispenser ce quelque chose en plus de précieux qui relève du plaisir.

Dossier réalisé par Carole Lambelet

### 14 à 18 La collection Saatchi, un empire dans l'art business

Depuis 30 ans, le publicitaire britannique construit et remanie sans cesse son immense collection. Son parcours raconte comme aucun autre l'évolution d'un marché où enjeux artistiques, financiers et plus largement culturels se croisent à leur sommet.

Par Florence Gaillard, Londres

### 20 à 22 Une collection lausannoise. Visite chez Christian Zacharias

Amateur d'échecs grandioses, le directeur artistique de l'Orchestre de chambre de Lausanne recherche les dessins, les esquisses qui laissent la place à l'imaginaire et les artistes en marge des écoles.

Par Isabelle Rüf. Photos: Eddy Mottaz

### 25 à 31 La Bâle de l'art, capitale bousculée

Esprit local, ambitions globales: Bâle hésite, moins pressée par le dynamisme zurichois que gênée par la variation de ses propres rythmes. Attachée à la tradition humaniste dont ses citoyens se sentent fiers, hissée par Art Basel quelques jours par an seulement au statut de marché mondial de l'art, la cité rhénane cherche sa mesure.

Dossier réalisé par Anne Fournier

### 32 et 33 «Montres, objets secrets...»

Alfredo Paramico, banquier italien employé à la City, cultive depuis l'adolescence une passion pour des montres. Aujourd'hui, ses préférences vont à des modèles vintage bien particuliers.

Par Florence Gaillard

### 34 Collections d'initiées: le bijou contemporain

Bracelet en forme de crevette; collier de perles en cellophane, bagues en silicone... Les bijoux d'auteurs contemporains constituent un marché discret, presque secret.

Rencontre avec trois collectionneuses par passion.

Par Emilie Veillon. Photos: Eddy Mottaz

### 36 et 37 Autour du manuscrit, passions et belles affaires

Peu médiatisé par rapport aux turbulences de l'art contemporain, le marché des documents autographes se porte bien. Il atteint même des sommets qu'explique essentiellement la passion des collectionneurs.

Par Isabelle Rüf

### 38 à 42 Le «design art» fait sa percée dans les galeries suisses

Foires. Ventes aux enchères. Galeries. Le «design art» se profile sur le marché et perche tout à proximité de l'art contemporain. Les collectionneurs d'objets exclusifs s'animent. Et les adresses qui s'y consacrent commencent à surgir.

Par Emilie Veillon

### 44 et 45 Construire une collection muséale, l'expérience du Luxembourg

Dans ce pays qui ressemble beaucoup, mais en plus petit, à la Suisse, Marie-Claude Beaud, directrice du Mudam, le nouveau musée construit par l'architecte Pei, a monté une collection d'art contemporain vivante et vibrante.

Par Lorette Coen

### 46 Agenda (sélection)

Beaux-arts, montres et bijoux, foires de l'art.

Par Lorette Coen



«Siren», 2008, de Marc Quinn, l'une des vedettes du mouvement des Young British Artists. L'œuvre, composée de 50 kg d'or massif, d'une valeur de 1,9 million d'euros, représente le mannequin Kate Moss. Elle figure dans l'exposition «Statuephilia» présentée au British Museum, Londres, jusqu'au 25 janvier 2009.



Vertigineuse vue de l'intérieur du Schaulager, l'entrepôt-vitrine construit par le célèbre bureau Herzog & de Meuron à la demande de la collectionneuse et mécène Maja Oeri. Il se dresse dans la zone du Dreispitz, en cours de métamorphose, où devrait éclore la Bâle de demain.

## LE TEMPS

Quotidien suisse édité à Genève, fondé en mars 1998.

Editeur Le Temps SA  
Président du conseil d'administration Stéphane Garelli

Directeur Jean-Jacques Roth  
Directrice adjointe Valérie Boagno  
Direction, rédaction Place Cornavin 3 1201 Genève

Rédactrice responsable du hors-série Arts Lorette Coen

Rédacteurs Anne Fournier Florence Gaillard

Carole Lambelet Isabelle Rüf Emilie Veillon

Iconographie Sabine Baumgartner

Photographies Eddy Mottaz

Réalisation, graphisme Françoise Comba Abboub Christine Immelé

Photolitho Patrick Thoos

Correction Virginie Jaton

Responsable production Nicolas Gressot

Internet www.letemps.ch Michael Lapaire

Courrier Case postale 2570 1211 Genève 2 Tél. +41-22-799 58 58 Fax +41-22-799 58 59

Publicité Le Temps Media Case postale 2564 1211 Genève 2 Tél. +41-22-799 59 00 Fax +41-22-799 59 01

Directrice Marianna di Rocco

Impression Zollikofer AG, Saint-Gall

La rédaction décline toute responsabilité envers les manuscrits et les photos non commandés ou non sollicités. Tous les droits sont réservés. Toute réimpression, toute copie de texte ou d'annonce ainsi que toute utilisation sur des supports optiques ou électroniques est soumise à l'approbation préalable de la rédaction. L'exploitation intégrale ou partielle des annonces par des tiers non autorisés, notamment sur des services en ligne, est expressément interdite. ISSN: 1423-3967





# Van Cleef & Arpels

Haute Joaillerie

Bague en platine, émeraude octogonale – 10,07 carats – et diamants  
Bague en platine, diamant taille émeraude D VVS1 – 10,05 carats –

[www.vancleef-arpels.com](http://www.vancleef-arpels.com)



# Les très riches heures de l'art



Sur la scène, devenue mondiale et somptueuse, où s'échangent les œuvres contemporaines, les valeurs artistiques paraissent plus solides que les richesses boursières. Pour l'heure, préservé des grands remous, ce marché fonctionne selon des mécanismes stables et défensifs. Avec l'avantage de dispenser ce quelque chose en plus de précieux qui relève du plaisir. **Par Carole Lambelet**

Naturellement, la grande question de l'automne 2008 ne peut être que: «Dans quelle mesure, un dévissage financier mondial affecte-t-il le marché de l'art?» Pour y répondre, la meilleure tactique consiste à recourir au bon sens, à la logique et à la lecture de l'histoire. En relevant toutefois que le commerce de l'art contemporain diffère sensiblement de celui, plus étroit, des maîtres anciens et de la gravure. La relation entre art et finance touche donc essentiellement les œuvres contemporaines.

## Le bon sens

Les acteurs des marchés financiers ne visent qu'un but, gagner de l'argent. Vite, beaucoup, de manière agressive et ils deviennent des spéculateurs; tranquillement, à petites doses et on les considère comme des investisseurs traditionnels, des détenteurs ou des gérants de portefeuilles à papa. D'autres motivations, point.

Même s'ils sont marchands, galeristes ou responsables d'enchères, les acteurs du marché de l'art contemporain agissent en plus par goût voire par passion de son objet. Certes, ils souhaitent engranger des bénéfices ou, du moins, éviter la faillite s'ils sont négociants; mais l'esprit de lucre ne les domine pas nécessairement. Quant aux acheteurs et aux collectionneurs, alors là, l'affectif les mène par le bout du nez, encore plus s'ils détiennent peu de moyens financiers. Ajoutons à l'amour pur quelques pinces d'ostentation, le délicieux frisson du record de prix, le suivisme, la gloriole et la croyance en la pérennité de l'art et l'affect devient le meneur de la danse.

## La logique

D'un côté, un marché à motivation unique, sans couleur esthétique – qui accrocherait une cédule hypothécaire à son mur? –, où plaisir du gain, affolement et panique constituent les seules émotions imaginables. De l'autre, une scène à objectifs multiples, où le sentiment positif l'emporte sur le seul raisonnement financier. En outre, à part quelques productions bizarrement évanescences, telles que celles d'un Tino Sehgal qui n'existent que dans l'éphémère (séances de bruitage-lecture

COLLECTION KUNSTSAMMLUNG NORDRHEIN-WESTFALEN/PRO LITTERIS 2008

Ci-contre:  
**Yves Klein**, «MG 11, Monogold Sans titre», 1961. Peinture, feuilles d'or sur panneau, 75 x 60 x 2 cm, Kunstsammlung Nordrhein-Westfalen, Düsseldorf.



Ecole indienne, «Caisserie pesant des pièces de monnaie», vers 1902. Aquarelle sur papier. British Library, Londres.



Travailleurs transportant des lingots d'or. Fresque égyptienne, Nouveau Royaume, 18e dynastie, XVe siècle av. J.-C. Nécropole de Shaykh `Abd al-Qurnah, Louxor.

BRITISH LIBRARY, LONDON/THE BRIDGEMAN ART LIBRARY/PRO LITTERIS 2008

BRITISH LIBRARY, LONDON/THE BRIDGEMAN ART LIBRARY/PRO LITTERIS 2008





GALERIE ENRICO NAVARRA, PARIS/PRO LITTERIS 2008

La «Mona Lisa» de Jean-Michel Basquiat, 1983. Peinture acrylique, crayon gras sur toile, 169,5 x 154,5 cm. Collection privée.



PHILIPPE HALSMAN/MAGNUM

«Salvador Dalí». Photomontage, 1954.

# sous l'ouragan de la finance



«ELA 75/K (Won't Smudge Off)», de Sylvie Fleury, 2000. Caddie plaqué or, avec barre en plexiglas comprenant du texte, posé sur un piedestal tournant en miroir et aluminium, 83 x 55 x 96 cm, Ø du piedestal: 100 cm. Actuellement exposé au Mamco, Genève. Galerie Eva Presenhuber, Zurich.

interdites d'enregistrement par exemple), les objets d'art sont concrets, solides, durables, visibles et... beaux, en principe. Le premier monde flotte comme vapeur d'eau au-dessus d'une rivière. Le second monde sera plutôt le fleuve lui-même, encore que la comparaison ne joue pas entièrement, puisque la finance pure n'émane pas du seul art. Mais elle souligne leurs qualités respectives. Volatilité, impalpabilité, transparence réduite, disparition parfois; contre cours posé, matière durable et stabilité. Brouillard contre eau lourde.

Le marché de l'art contemporain toutefois ne coule pas complètement comme un long fleuve

tranquille. Mais ses remous ne sont pas étroitement corrélés aux agitations financières. Un trader ruiné ou apeuré cessera momentanément d'acquérir peintures et sculptures. Certains épargnants se rabattront sur l'art

**Une nouveauté anime le marché de l'art: l'entrée en scène des très très grandes fortunes et des caprices qu'elles autorisent**

pour sauver leurs avoirs, comme l'on recourt aux lingots d'or et aux bons des trésors d'Etat. Si la crise financière perdure, quelques collectionneurs se déferont

de tout ou partie de leurs valeurs esthétiques pour répondre à leurs échéances. Ces mouvements contraires – avoirs refuge contre besoins de liquidités – aboutiront au fait que le marché de l'art, s'il se tasse, le fera une ou deux années plus tard et plus lentement que la finance. Et, surtout, il commencera par rogner les volumes traités et ensuite seulement entamera une glissade des prix. Qui, elle, n'aura rien d'une de ces spectaculaires spirales baissières auto-accelérantes tant craintes des marchés boursiers. Ce n'est un secret pour personne en effet que négociants en art contemporain et maisons de vente aux enchères préfèrent voir leurs stocks augmenter plutôt que laisser filer les prix. Ils agissent exactement à l'inverse des financiers qui bradent les valeurs en instance d'implosion comme si elles leur brûlaient les doigts et, de ce fait, allument leur propre bûcher.

**L'histoire**

Elle enseigne que, lors de la grande dépression des années 30, les instruments financiers ont perdu 70% de leur valeur, le marché de l'art ne lâchant que 30%. Bien plus récemment, à la mi-septembre de 2008, en plein affolement du système financier mondial, l'artiste britannique Damien Hirst a réussi la vente des ventes. Deux jours ont suffi à écouler 223 de ses créations. Pour l'équivalent de plus de 200 millions de francs suisses. Effet de mode? Ruée vers le refuge dans la crainte qu'une dépression économique durable n'accroche son wagon au train financier? Le moins que l'on puisse dire, c'est que, pour l'instant du moins, l'argent n'a pas peur de l'art. Mais c'est aussi que, septante

ans après la grande dépression, une nouveauté anime ce marché: l'entrée en scène des très très grandes fortunes et des caprices qu'elles autorisent. Les pages suivantes proposent donc un voyage dans le nouvel argent de l'art et dans les véhicules que sont les fonds de placement et l'art banking.

PUBLICITÉ

JB 1735  
**BLANCPAIN**  
MANUFACTURE DE HAUTE HORLOGERIE

Chronographe Flyback «Fifty Fathoms» (réf. 5085F-1130-52)

WWW.BLANCPAIN.COM

TROPHÉE D'EXCELLENCE BOUTIQUE DE LUXE 2008

BOUTIQUES BLANCPAIN  
RUE DU RHÔNE 40 • 1204 GENEVE  
BAHNHOFSTRASSE 28 • PARADEPLATZ • 8001 ZURICH



# Accroché au mur, un tableau fait



**Gilles Barbier**, «Produit dérivé», 2000, technique mixte, 190 x 51 x 28 cm. Collection J + Ch Mairat.

COLLECTION J + CH MAIRET/COURTESY GALERIE GP & N VALLOIS, PARIS/PRO LITTERIS 2008



PHOTOS: ATELIER VAN LIESHOUT

Les grands fonds de placement en arts plastiques visent le rendement économique. Tâche délicate malgré les flots d'argent qui coulent sur le marché. **Par Carole Lambelet**

En matière d'art, les apparences peuvent être trompeuses. Exemple donné par l'économiste américain Don Thompson: le tableau *Le Rêve* de Picasso, acquis pour 7000 dollars américains en 1941 et revendu 48,4 millions de dollars en 1997. Eblouissant? Voire. Placés en bourse la même année, 7000 dollars auraient valu 46 millions en 1997. Mais le gain net aurait été plus élevé à la corbeille, car, des 48,4 millions du *Rêve*, il faut déduire 4,9 millions de coûts de maintenance et d'assurances. Et, pour un Picasso multipliant son prix sept mille fois, combien

d'œuvres qui ne s'apprécient que peu ou pas du tout en plus d'un demi-siècle.

Sans oublier le fait que, comme tout marché, celui de l'art est cyclique. Il faut savoir y bouger aux bons moments. A l'instar de la caisse de pension des cheminots britanniques qui avait créé un fonds d'arts plastiques à la fin des années 70. Revendant ses œuvres entre 1987 et 1989, elle avait bénéficié de la reprise du marché après le tassement du début des années 80 et obtenu un rendement annuel de 4,2% hors inflation. Résultat peu spectaculaire cependant, en comparaison des performances boursières de l'époque, mais qui avait fait école.

Toutefois, les fonds épigones qui se sont engouffrés dans ce créneau n'ont pas tous connu pareil succès. Car le marché de l'art s'est à nouveau anémié dans les années 90 et n'a repris vigueur qu'au cours de l'actuelle décennie. La banque néerlandaise ABN AMRO par exemple s'est évanouie de ce champ de bataille il y a quelques années. Le fonds créé par la banque française BNP Paribas en 1989 a été dissous en 2001 sur une perte de huit millions de dollars. A l'instar d'autres fonds, il avait statutairement une existence temporelle limitée. Malchance, sa liquidation est intervenue à l'issue d'une longue période de chute des prix.

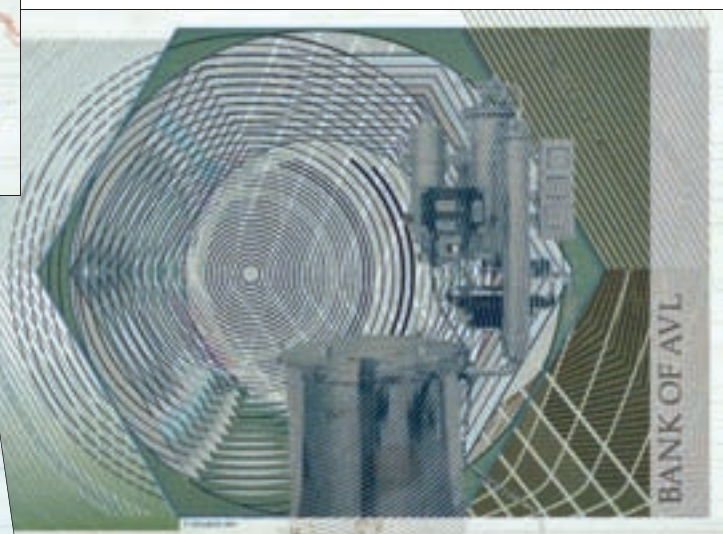
Depuis, les banques n'ont plus tendance à intervenir directement sur le marché de l'art, sauf peut-être en pays anglo-saxons. Trop de doigts s'y sont brûlés. Les fonds de *fine art* sont aujourd'hui majoritairement des organismes indépendants, gérés par des spécialistes du marché de l'art ou des passionnés appuyés par un réseau d'experts pointus. Certains paraissent en bonne forme, tel le Fine Art Fund londonien mais ses chiffres restent peu connus. D'autres bataillent durement pour rassembler les montants qu'ils se sont fixés, la déconfiture de BNP



**Atelier Van Lieshout**, «Art Collector's Trailer». (Remorque d'un collectionneur d'art), 1995, fibre de verre et bois, Galerie Bob van Orsouw, Zurich.



# mieux qu'un papier-valeur



**Atelier Van Lieshout,**  
«Atelier-Van-Lieshout Money»,  
2001. Billets réalisés par l'atelier  
de l'artiste Joep van Lieshout,  
à Rotterdam. Un AVL équivaut  
à une bière.



PHOTOS: ATELIER VAN LIESHOUT

Paribas et le retrait d'ABN AMRO ayant congelé de nombreux investisseurs potentiels et le placement d'entrée tournant généralement autour du million de dollars. L'Art Collectors Fund, basé en Suisse et créé au début du siècle, visait 200 millions de dollars. Mais le site [www.forbes.com](http://www.forbes.com), qui passe ce milieu en revue, estimait en 2005 qu'il n'avait pu réunir que 50 millions. Même si l'argent coule aujourd'hui comme un Niagara sur le marché de l'art, un banquier genevois estime que l'on «ne voit pas vraiment le rendement que ces fonds peuvent obtenir. Mettre 100 millions de dollars dans ce genre d'instrument financier, c'est assez inquiétant.» Autrement dit, autant accrocher l'œuvre à son mur et non un certificat de fonds de placement.

Certes, le marché de l'art est littéralement pris d'assaut, depuis quelques années, par les nouveaux collectionneurs et leurs gigantesques moyens financiers. On avait donc peu ou prou oublié la «classe ouvrière», celle qui doit compter serré et qui s'intéresse à l'art pour l'art et non seulement à son rendement financier. Froidement douchés par leurs déconvenues, les fonds redécouvrent maintenant cette case départ. Où l'on voit apparaître de petits *fine art funds*, souples, dont le ticket d'entrée est bas et les buts nettement moins gourmands. Ils mélangent adroitement amour de l'art et tentative de rendement financier. Leur caractéristique principale: ils ont appris la modestie. Le fonds écossais ArtVest, par exemple, a réuni 25 investisseurs, chiffre clos, dont la mise de fonds n'atteint pas deux mille livres sterling par an et par personne. Il porte sur 60 œuvres d'art et ne promet pas la lune. Par ailleurs se mettent à pulluler les syndicats et les groupes d'acheteurs/investisseurs, organisations informelles donc non recensables. Leurs membres portent jeans et casquettes de base-ball et usent les

semelles de leurs baskets dans les galeries. Les dealers d'art commencent à les reconnaître et à les apprécier, car les petits sous font aussi les grandes rivières de diamants.

Quoi qu'il en soit de l'univers multiforme des fonds de *fine art*, on lira avec profit la note «art fund» de Caslon Analytics ([www.caslon.com.au/artfunds-note.htm](http://www.caslon.com.au/artfunds-note.htm), en anglais), qui fait remarquablement le tour de la question en posant tous les garde-fous fondamentaux. Et l'on observera, de plus, que le monde de l'art

## Le marché de l'art est pris d'assaut par les nouveaux collectionneurs et leurs gigantesques moyens financiers

se fracture à l'instar de la société. Un quart des salariés américains est aujourd'hui colloqué dans l'armoire des «gagne-tout-petit» et la classe moyenne de ce même pays commence à souffrir de leurs maux pécuniaires. A l'autre bout de la palette, le nombre mondial de milliardaires a crû de 20% en 2007. La partie occidentale de

Moscou abrite, dit-on, 200 000 millionnaires en dollars et a été surnommée la Roubliovka. L'argent parle aujourd'hui russe, arabe, hindi ou mandarin, un peu brésilien et nettement moins anglais.

La terre comporte dès lors un nouveau pays, non membre de l'ONU. Il niche partout où l'argent coule à flots; le journaliste Robert Frank, qui l'a parcouru dans un livre, lui a donné le nom de Richistan. Ses ressortissants logent dans leurs jets privés, dans des suites de palaces qu'ils louent à l'année,

achètent des villas sur la Côte d'Azur valant jusqu'à 450 millions d'euros (la Leopolda, par exemple)... et campent dans les galeries d'art qui comptent et dans les grandes maisons d'enchères. Ou bien ils envoient sur le marché de l'art des opérateurs dont l'unité de base est le milliard de dollars, particulièrement dans le secteur Emirats arabes du Richistan (dites Abu Dhabi et new Louvres et le génie sortira de la jarre). Des émissaires dont on ne sait pas toujours s'ils constituent des fonds artisti-

ques et investissent pour l'amour de l'art, du trophée, de l'ostentation et de la sécurité; ou pour le rendement financier à espérer de ces majestueux placements. Un peu de tout cela peut-être. En fin de compte, ces stratèges opèrent pour un univers où le problème n'est pas la ressource financière mais le choix. Et encore. Leurs moyens sont tels que l'on a parfois l'impression qu'ils achètent tout ce qui se présente, particulièrement les productions contemporaines, celle des anciens maîtres étant presque épuisée ou recelant de grands dangers.

C'est de ce coffre-fort mondialisé qu'est issu le fonds Aurora, né en 2005, basé à Moscou et à New York et dirigé par André Ruzhnikov (Américain d'origine russe),

probablement associé à Viktor Vekselberg (l'une des cent premières fortunes mondiales, accumulée dans l'aluminium et le pétrole) et à Vladimir Voronchenko (empereur russe de la parfumerie). Un cercle où l'on parle oligarque mais où l'on pratique une certaine forme de nationalisme, contrairement aux mœurs du Richistan. Doté de cent millions de dollars au départ, Aurora s'est donné pour but de récupérer et de valoriser l'art russe. Fabergé bien sûr mais aussi l'avant-garde et même l'école piteusement académique du XIXe siècle. Tout l'art russe, qu'il s'agisse de peintures, de sculptures, de meubles, de bibelots ou de bijoux.

Alors, faisons un pari. Lorsqu'un Richistanais consent une

acquisition fabuleuse, à prix record, il est rapidement suivi par nombre «d'art-moutons», ces imitateurs qui font la fortune des marchands d'art et des maisons de vente aux enchères, parfois des artistes eux-mêmes. Et les prix explosent, même pour la production de petits maîtres sans envergure et de créateurs vivants dont on ne sait pas s'ils ne tomberont pas dans un oubli total après leur mort. Aurora réussira peut-être là où d'autres ont échoué: gagner beaucoup d'argent dans la gestion d'un *fine art fund*. Si jamais vous vous rendez en Russie, faites le tour des greniers. Vous y trouverez peut-être, pour une bouchée de pain, une pièce à revendre à Aurora avec maxi-profit.



# Non, les fonds offensifs ne menacent pas le marché de l'art



AP PHOTO/KIRSTY WIGGLESWORTH/PRO LITTEHS 2008

Ce portrait inachevé de **Francis Bacon**, réalisé par **Lucian Freud** en 1956-1957, vient d'être vendu aux enchères chez Christie's Londres pour plus de dix millions de francs. Ces deux artistes britanniques figurent parmi les mieux cotés sur le marché de l'art.

Tueurs, requins, manipulateurs, spéculateurs sont les doux mots qui décoorent les «hedge funds» dont les fonds de placement en art ne sont qu'une catégorie marginale. Mais restons calmes: le marché de l'art n'a pas lieu de les craindre.

Par Carole Lambelet

A Wall Street, Steve A. Cohen a longtemps fait la pluie et le beau temps. En 2005, le *New York Times* l'intronisait «nouveau prince de Wall Street» tandis que le magazine *BusinessWeek* qualifiait son milieu et ses gadgets – ronflantes voitures par exemple – de «gonflés à la testostérone». Steve A. Cohen est un gourou de la voltige financière, le pape des *hedge funds* (fonds alternatifs ou de couverture), le créateur de SAC Capital Partners, 16 milliards de dollars américains avant la crise des *sub-primes*. Maintenant? Qui sait? Mais il lui restera toujours assez d'argent pour peaufiner la collection d'art qu'il a acquise à titre personnel et qui vaudrait, selon la rumeur, quelque 750 millions de dollars.

Tout gourou sème des épigones et Wall Street s'est peuplé de *hedge funds* assoiffés d'art. D'après une étude Prince & Associates de 2007, 200 *wall streeters* (opérateurs à la bourse de New York) encaissant chacun un bonus annuel de cinq millions de dollars investissent ensemble 120 millions l'an dans l'art, soit 12% de leurs bonus. Cela signifie-t-il que ces financiers manipulent l'art comme ils tourbillonnent dans les marchés des produits financiers structurés? Non, même si les fonds d'investissement dans l'art appartiennent à la très large catégorie des *hedge funds*; non, parce que fonds purement financiers et fonds de *fine arts* ne fonctionnent pas entièrement de la même manière, particulièrement en terme d'effet de levier (emprunter pour augmenter son volume d'affaires et donc les bénéfices – ou les pertes! – qui en découlent); et non encore une fois car les mécanismes du marché de l'art et ceux des valeurs boursières diffèrent passablement.

**Fonds purement financiers et fonds de «fine arts» ne fonctionnent pas entièrement de la même manière**

En effet, malgré les tentatives d'habiller l'art d'une certaine reproductibilité depuis Andy Warhol, malgré l'apparition d'un petit marché de copies, honnêtement reconnues comme telles, ce domaine reste dominé par l'unicité des œuvres. Il ne constitue pas encore tout à fait un secteur de biens de consommation ou de produits financiers multipliables à l'infini. De plus, un tableau par exemple ne génère aucun dividende annuel sonnante et trébuchant. Ses rendements sont ailleurs, dans la considération sociale, dans les délices esthétiques, dans les gains en capital, entre autres.

Enfin, sauf rare accident, les prix des œuvres d'art sont plutôt stables ou orientés à la hausse – même actuellement – car très bien protégés par les autres acteurs de ce marché. La stratégie artistique des *hedge funds fine art* est donc guidée par l'essence même de l'art, les possibilités d'achats/ventes et les mécanismes particuliers de cet univers. Dès lors, son impact ne peut que rester

marginal. En tout cas, on n'a encore jamais vu de renversements de position permettant de réorienter complètement les prix à la hausse ou à la baisse. Ni de tempêtes punitives, celles qui parient sur la maladie ou la mort de l'objet concerné, telle que la «crise de la tequila» qui a mis le Mexique à genoux dans les années 90 (attaque sur le taux de change du peso). A notre connaissance, aucun artiste ne s'est encore fait «gifler» par un *hedge fund* pour la mauvaise qualité de sa production. Pour y voir plus clair, quelques mots sur la mécanique propre aux fonds de couverture proprement financiers.

Un *hedge fund* utilise l'argent de ses investisseurs pour atteindre des

rendements absolus. Un fonds de placement traditionnel ne recherche qu'un rendement relatif. Explication. Si l'indice boursier suisse SPI baisse de 10% par exemple, le gérant d'un fonds traditionnel atteint son objectif en réussissant à limiter les pertes à 8 ou 9%, frais déduits. En battant le SPI de 100 ou 200 points bancaires, il réalise une bonne performance relative.

Un fonds alternatif cherche, lui, la performance absolue, c'est-à-dire au minimum à conserver la valeur de départ de ses actifs en cas de baisse des indices et, à l'inverse, à «surperformer» en période haussière. On a vu des *hedge funds* atteindre des rendements supérieurs à 200% dans un environnement haussier de 10%. Les gestionnaires de *hedge funds* sont donc des spécialistes pointus de certains domaines et de tous les produits et mécanismes financiers. Pour arbitrer entre hausses et baisses, ils prennent des positions sur une multiplicité de marchés et se meuvent très rapidement, voire massivement, d'où le nom de fonds d'arbitrage que l'on accole parfois aux *hedge funds*.

En raison de leur manque de transparence, de leur niveau d'endettement souvent élevé (recherche de l'effet de levier), de l'absence d'une réglementation stricte, du fait qu'ils sont souvent localisés dans des places *off shore*, à cause de leur attitude non conservatrice, de leur volatilité, de l'implication grandissante des banques dans leurs opérations et de leurs brutales attaques destinées à corriger les inefficiences des marchés, les *hedge funds* boursiers sont souvent qualifiés de dangereux spéculateurs, de manipulateurs, voire de «boîtes noires»; et se voient décorés de jolis noms d'oiseaux par les tabloïdes anglo-

saxons, du genre «tueurs», «requins» ou «cochons avides». C'est qu'une de leurs armes favorites consiste à vendre à découvert: ils empruntent des titres, les revendent immédiatement en s'engageant à les racheter plus tard, au prix qui sera le leur à cette date, pour les rendre à leur propriétaire. Ce qui permet d'empocher une plus-value si ces titres ont baissé. Vendre à découvert signifie donc que le *hedge fund* parie sur l'affaiblissement du titre concerné, d'où sa réputation de tueur. En période de panique, le recours massif à cette pratique semble provoquer de vertigineuses spirales descendantes de la valeur de certains titres et entraîner de retentissantes faillites.

En d'autres termes, l'activité des *hedge funds* financiers est volatile et offensive. Les mécanismes du marché de l'art sont, eux, stables et défensifs. Dès lors, les *hedge funds* que sont les fonds d'investissement dans l'art divergent largement de leurs frères ès finances et sont plutôt considérés comme des *private equity vehicles*, des structures investissant dans des sociétés non cotées en bourse.

Analystes financiers et économistes discutent sans fin des impacts négatifs ou positifs des *hedge funds*. Sans réussir à se mettre d'accord. Une chose est cependant presque sûre: la grande panique financière de l'automne 2008 devrait inciter les gendarmes des marchés financiers à renforcer leur corset réglementaire. Les *hedge funds* ont en effet largement contribué au quasi-effondrement du système financier mondial et plusieurs pays leur interdisent provisoirement de vendre certains titres à découvert. Mais les autorités financières ne pipent mot de leurs positions dans l'art.





www.yshomme.com

Olivier Martinez by Sam Taylor-Wood

# L'HOMME YVES SAINT LAURENT

SHEER MAGNETISM





# L'«art banking», arme de séduction



«Lais de Corinthe», célèbre courtisane de l'antiquité, représentée par Hans Holbein le Jeune, 1526. Peinture sur bois, 34,6 x 26,8 cm, Kunstmuseum, Öffentliche Kunstsammlung, Bâle.

Les gérants de fortune savent aussi se faire plaisir. En pêchant le client avec une ligne dont le vers frétille dans le marché de l'art. Par Carole Lambelet



«Portrait d'homme avec la médaille de Côme l'Ancien» de Sandro Botticelli, artiste protégé des puissants Médicis, commerçants et banquiers florentins. Peint vers 1475, détrempe sur panneau, 57,5 x 44 cm, Galerie des Offices, Florence.

Que fait-on, lorsque l'on est banquier privé et que l'univers des nouvelles fortunes connaît son big bang? On souhaite capter une portion de la gérance de cette manne. Et l'un des instruments de séduction passe par le marché de l'art.

En langue bancaire, un millionnaire est qualifié de *high net worth individual* (HNWI), «personne à haute valeur nette». Mais, attention, il ne s'agit pas de simples individus dont la petite villa acquise par dur labeur constitue 99,9% de la fortune. Les HNWI disposent d'au moins un million net de dollars, d'euros ou de francs suisses en actifs financiers déposés dans un institut chargé de les faire fructifier. Les vrais millionnaires, les HNWI, sont donc nettement moins nombreux que certaines statistiques récentes tentent de l'accréditer. Univers comparativement peu gâté cependant, car le big bang de l'argent sème maintenant des UHNWI un peu partout. UHNWI, *ultra high net worth individual*, «personne à ultra haute valeur nette». Si vous êtes

l'une d'elles, vos actifs financiers nets dépassent au moins 20 millions de dollars et vous constituez une cible de rêve pour tout banquier privé. Surtout si vous appartenez à la famille en expansion des milliardaires en solide monnaie. Et certains gestionnaires de fortunes privées chercheront à vous ferrer via le marché de l'art par exemple. Car les UHNWI agissent comme les simples HNWI: ils répartissent leurs œufs d'or dans divers paniers – immobilier, pro-

duits financiers, matières premières, etc. –, la production artistique logeant plutôt dans un petit casier. Sauf que, sur ce front, les UHNWI agissent parfois avec démesure et n'hésitent pas, comme Ronald Lauder en 2006, à enlever une œuvre de Gustave Klimt, le *Portrait d'Adèle Bloch-Bauer I*, pour 135 millions de dollars. Outre la sécurité, ils ont les moyens de leur gloriole et des records de prix.

Mais lorsque l'on domine le marché de la finance, on ne maîtrise pas forcément celui de l'art. A chacun son métier, dit-on volontiers dans les milieux économiques. Les banquiers offrent dès lors rarement à leur clientèle un service direct d'achat-vente. Ils mettent à disposition les outils qui lui permettent d'accéder au monde de l'art avec la meilleure sécurité possible. Ils font de l'*art banking* et non du commerce d'art. Nuance, et de taille. Par ailleurs, dans le monde bancaire européen, ils ne prêtent que par exception sur nantissement d'œuvres d'art. Dont la valeur vénale est jugée trop dangereuse à estimer. En revanche, les banques anglo-saxonnes rechignent nettement moins devant ce genre de garantie. Tout en restant sur leurs gardes. Si donc vous pouvez emprunter jusqu'à 80% de la valeur de votre maison – ou plus que cela, voyez du côté des fameux *subprimes* ou des offres hypothécaires des années 80 –, une banque américaine ou australienne ou anglaise vous prêtera au maximum 50% de la valeur de votre Picasso. Et encore tergiversera-t-elle certainement sur cette valeur.

Dès lors et sous sa forme prudente, l'*art banking* n'englobe que

les services suivants: analyse des collections de la clientèle, contacts entre acheteur et vendeur, recherche dans les banques de données – dont l'Art Loss Register, qui recense les œuvres volées, disparues, sujettes à caution –, représentation de l'acheteur dans les ventes aux enchères, appui successoral, création de fondation, expertise d'authenticité et de qualité, analyse fiscale et juridique, édition de catalogue, assurances, conservation des œuvres, entreposage, analyse des prix, logistique en cas de transport. Liste non exhaustive car les besoins sont énormes dans ce domaine. Et des plus complexes.

Certains banquiers se lancent dans l'*art banking* par goût de l'art. Mais, plus prosaïquement, le motif principal repose sur la stratégie de diversification des patrimoines qui leur sont confiés: «Le marché de l'art n'est que peu corrélé à celui des valeurs financières, estime un gérant de fortune qui tient à conserver l'anonymat. Il constitue donc une niche idéale dans la ventilation des portefeuilles.» Vrai. Lors de la grande crise des années 30, les prix financiers se sont effondrés de plus de 70%, ceux de l'art de 30% seulement. Ils sont assez sensibles en revanche aux catastrophes militaires et politiques. Début des années 90, l'éclatement de la bulle immobilière japonaise a entraîné le retrait des acquéreurs nippons et un début de tassement du marché mondial de l'art. En fait, largement amplifié par la guerre du Golfe en 1991. Mais aujourd'hui, alors qu'un ouragan Katrina détruit des milliers de milliards de dollars de valeurs financières, les

prix des œuvres d'art grimpent, grimpent... Richesse refuge et d'ostentation sociale.

Autre raison de se lancer dans l'*art banking*, la notion de réseau. S'il faut construire, dans ou hors la banque, un excellent filet, fiable à 100%, d'historiens et d'experts en art, de juristes, d'économistes, de négociants et de contacts en tous genres pour monter une telle activité, l'*art banking* permet, dans l'autre sens, de s'immerger encore plus avant dans l'univers des HNWI et des UHNWI, dans Le Réseau. Dîners, cocktails, sponsoring, ventes aux enchères, de charité ou lucratives, séminaires, voyages organisés pour la jet-set dans les galeries qui comptent,

**«Le marché de l'art n'est que peu corrélé à celui des valeurs financières»**

autant d'occasions de rencontrer la crème de la crème, autant de clés qui ouvrent des portes en or massif. Et qui permettront peut-être, à terme, de capter la gestion d'une part grandissante des patrimoines. Ce n'est pas pour rien que l'*art banking* dépend généralement du département marketing des banques. C'est en tout cas son statut au sein de la Banque Suisse italienne et celui du sponsoring d'Art Basel et d'Art Basel Miami par UBS, pour ne citer que deux exemples suisses.

A propos d'UBS, elle passe pour pionnière en ce domaine. En Suisse peut-être où son sponsoring d'Art Basel lui confère une stature de taille en *art banking*. Mais, historiquement, ce n'est pas

tout à fait juste. La pionnière des pionnières fut Citigroup – encore Citibank à l'époque – sous l'impulsion de Jeffrey Deitch, fin des années 70. Reconverti en riche marchand d'art après son succès dans la banque, Deitch se souvient: «Je ne gagnais que trente mille dollars par an. Mais je dépensais des millions à voler en première classe vers Singapour ou Hongkong, à résider dans des palaces et à inviter les clients à des dîners de luxe.» Carnet d'adresses et restaurants «michelinisés» font aussi le bon «art banquier».

De même la petite attention. L'établissement d'un luxueux catalogue par exemple, portant sur la collection du client ou sur un sujet qui l'intéresse, avec description complète des œuvres. «Quel plaisir que ce travail!» s'exclame notre

banquier anonyme. Et quelle canne à pêcher les UHNWI! Pavel Teplukhin, président d'une banque russe d'investissement, a ainsi fabriqué, à l'intention des UHNWI russes, dont l'oligarque Roman Abramovitch, un riche catalogue des œuvres russes modernes, toutes issues de collections privées. Pavel Teplukhin, cité par Judith Benhamou-Huet (*Art Business* (2), Editions Assouline, Paris, 2007, p.44): «C'est difficile d'intéresser quelqu'un comme Abramovitch. Normalement, ces œuvres ne peuvent pas être vues du grand public. C'est donc un cadeau dont il se souviendra.» L'art d'hameçonner le client ou l'éblouissement par *Les très riches heures de Roman de Russie*.

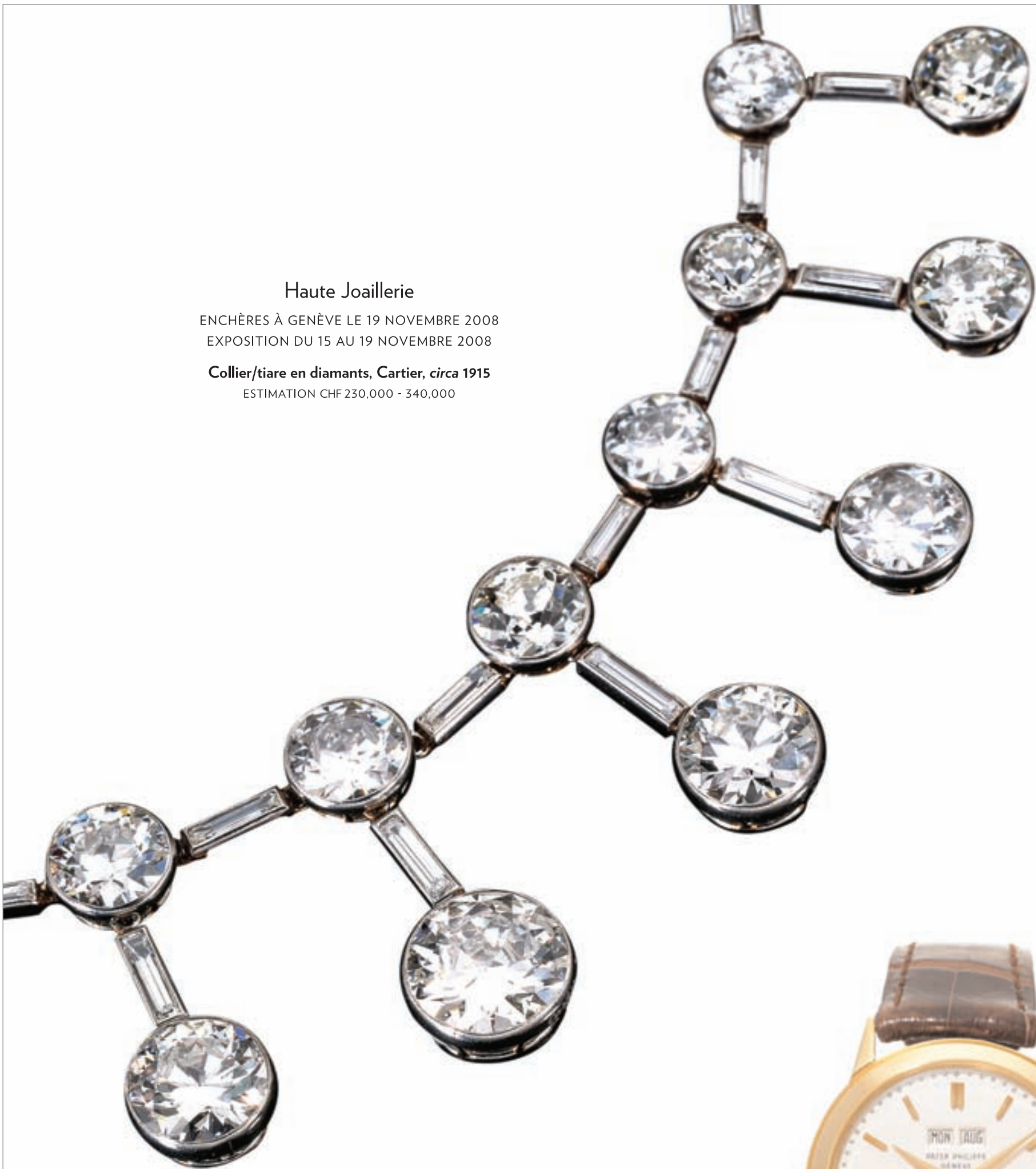
**Les banques européennes ne prêtent que par exception sur nantissement d'œuvres d'art**



## Haute Joaillerie

ENCHÈRES À GENÈVE LE 19 NOVEMBRE 2008  
EXPOSITION DU 15 AU 19 NOVEMBRE 2008

**Collier/tiare en diamants, Cartier, circa 1915**  
ESTIMATION CHF 230,000 - 340,000



## Haute Horlogerie

ENCHÈRES À GENÈVE LE 16 NOVEMBRE 2008  
EXPOSITION DU 14 AU 16 NOVEMBRE 2008

**Patek Philippe, 1970, réf.3448J: une montre-bracelet pièce unique en or jaune avec calendrier perpétuel et année bissextile.**  
ESTIMATION CHF 1,300,000-2,000,000



# Sotheby's

EST. 1744

Ventes aux enchères de Haute Joaillerie et Haute Horlogerie

RENSEIGNEMENTS HAUTE JOAILLERIE +41 22 908 4849 ET HAUTE HORLOGERIE +41 22 908 4812  
HÔTEL BEAU-RIVAGE, 13 QUAI DU MONT-BLANC, GENÈVE 1201 | SOTHEBYS.COM





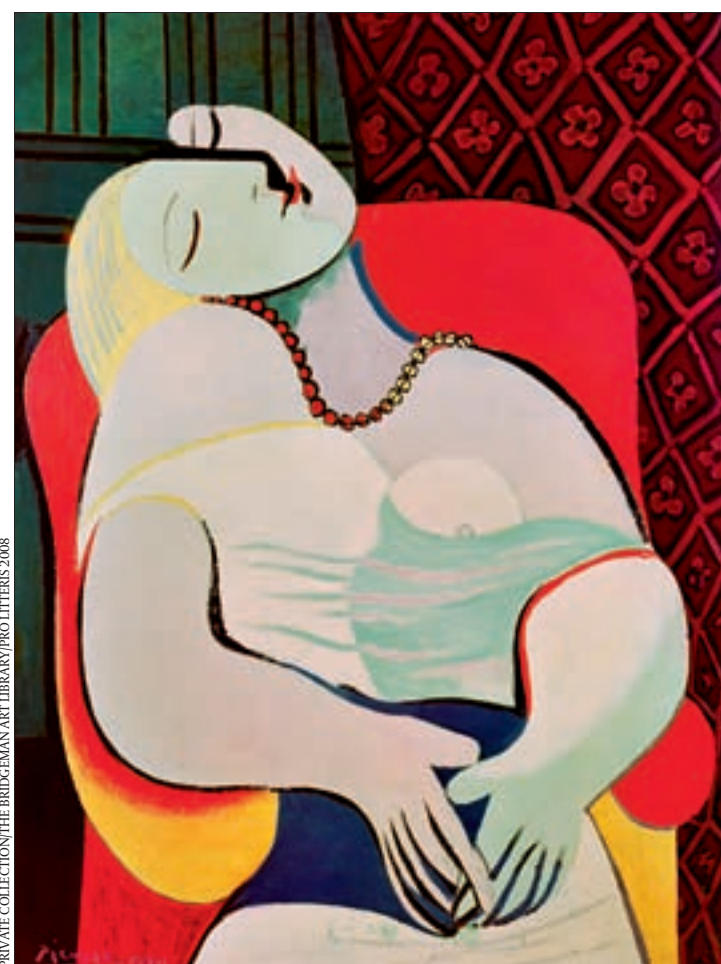
Constantin Brancusi, «Jeune fille sophistiquée ou le portrait de Nancy Cunard», vers 1925-1928, plâtre, H. 0,55 m. Musée national d'art moderne-Centre Georges Pompidou, Paris.

CANC/MNSM/IDIST. RMN/ADAM/REPERA/PROLITTERS 2008

Les agents du marché en conviennent: les lois et la fiscalité de ce pays dressent moins d'obstacles qu'ailleurs.

Par Carole Lambelet

## La Suisse, biotope favorable



Picasso, «Le Rêve», 1932, huile sur toile, 130 x 97 cm. Collection privée.

Même si la Suisse passe pour moins regardante que d'autres pays côté marché de l'art, bien malin qui saurait se débrouiller tout seul dans ses dédales juridiques et fiscaux. L'un des pans importants de l'art banking consiste donc à fournir fil d'Ariane, conseils et stratégie en la matière.

Les œuvres d'art, biens culturels par excellence, et leur circulation (négoce, vol, import-export et autres) sont régies par les dispositions légales applicables à tous les biens. S'y ajoutent quelques textes particuliers, dont la loi fédérale sur le transfert international des biens culturels, entrée en vigueur le 1er juin 2005, et divers accords bilatéraux. Celui avec l'Italie est applicable depuis le 27 avril 2008. La Convention de l'Unesco, dite Unidroit sur les biens culturels volés ou illicitement exportés, est ouverte à signature depuis 1995. Vingt-deux pays, dont la Suisse, l'ont signée, mais seuls la Lituanie et le Paraguay l'ont ratifiée. Ce qui démontre que ce texte est particulièrement controversé.

Côté fiscalité, la Suisse est favorable au commerce de l'art, qu'il s'agisse des taux de TVA ou des droits de douane, bas ou inexistant selon les cas. La Confédération ne connaît pas l'impôt sur la fortune qui est du ressort des cantons. La plupart de ces derniers incluent les œuvres d'art dans le

patrimoine et les soumettent à l'impôt sur la fortune, peu élevé de manière générale. Avec l'exception de Genève qui les en exempte lorsqu'elles sont constituées en collections.

Un aspect particulier de la fiscalité «artistique», la dation, concerne la succession. En termes juridiques, la dation permet au

**La dation a un côté très culturel, en ce sens qu'elle permet de monter ou d'enrichir des musées ouverts au public**

débiteur d'éteindre une dette, avec l'accord du créancier, en livrant une prestation autre que celle prévue dans le contrat. En matière d'art, le contribuable remet à l'Etat, avec l'accord de ce dernier, une œuvre jugée d'une valeur équivalente à l'impôt dû sur la succession ou la donation. La dation a un côté très culturel, en ce sens qu'elle permet de monter ou d'enrichir des musées ouverts au public, alors que l'impôt payé en espèces se perd dans la masse fiscale de l'Etat. Elle permet de plus d'éviter aux héritiers de disperser leurs collections. La France, la Grande-Bretagne et d'autres pays connaissent la dation depuis longtemps. Elle a déjà abouti à la création de lieux mu-

séaux prestigieux, tel que le Musée Picasso à Paris. Les dations Brancusi ont, quant à elles, bénéficié au Musée national d'art moderne-Centre Pompidou.

En Suisse, l'impôt successoral n'est que cantonal et seuls trois cantons ont adopté une loi sur la dation: Genève, Jura et Vaud. La loi vaudoise sur la dation en paiement d'impôts sur les successions et donations est entrée en vigueur le 1er janvier 2006. Elle est donc trop fraîche pour avoir déjà suscité d'importantes opérations. On peut la

consulter sur le site de l'Etat de Vaud ([www.rsv.vd.ch/dire-cocoon/rsv\\_site/index.xsp](http://www.rsv.vd.ch/dire-cocoon/rsv_site/index.xsp)).

Et un petit mot sur le droit de suite qui permet aux artistes vivants, et même à leurs héritiers, de percevoir, pendant un certain temps, un pourcentage du prix de leurs œuvres lors de chaque opération d'achat/vente. Le droit de suite, applicable dans l'Union européenne, est favorable aux jeunes artistes dont la cote, modeste au départ, finit par s'élever. Il est très décrié du moment qu'il bénéficie à des artistes enrichis et à leurs héritiers. Mais aussi parce qu'il aurait tendance à délocaliser le marché de l'art dans des pays qui ne le connaissent pas, tels les Etats-Unis et la Suisse.



B  
1858-2008  
150 ANS



EXTRAVAGANT BESTIAIRE

BOUCHERON  
PARIS

GENEVE : 13, RUE DU RHÔNE - TÉL. 022 310 70 71  
PARIS : 26, PLACE VENDÔME  
BOUTIQUE EN LIGNE : WWW.BOUCHERON.COM



# La collection Saatchi, un empire dans l'art business

Depuis trente ans, le publicitaire britannique construit et remanie sans cesse son immense collection. Son parcours raconte comme aucun autre l'évolution d'un marché où enjeux artistiques, financiers et plus largement culturels se croisent à leur sommet.

Par Florence Gaillard, Londres



Charles Saatchi, collectionneur et marchand parmi les plus influents du monde. «L'art très très nouveau, c'est ce que je sais le mieux faire.»

Si Damien Hirst n'avait pas rencontré Charles Saatchi, à la fin des années 80, il n'aurait vraisemblablement jamais eu les moyens de plonger un requin dans le formol, avec le succès que l'on sait. Lorsqu'un prédateur rencontre un autre prédateur, ils peuvent s'entretuer ou, mieux, s'arranger pour gagner tous deux. Le profil provocateur de Hirst et le génie publicitaire de Saatchi se sont ici complétés. Lorsque l'artiste reçoit le Turner Price en 1995 (le prix d'art le plus important de Grande-Bretagne), Saatchi n'est pas loin du comité d'attribution, membre de nombreux conseils de musées, éminence grise d'un système pluriel. Le prix a validé l'artiste, ses prix ont grimpé. Saatchi revend des pièces avec des profits gigantesques, faisant monter encore la cote de l'artiste.

Cercle vertueux chez les marchands? A quel moment le mecène devient requin, où est la frontière entre le collectionneur et le spéculateur? Saatchi, dont l'artiste Sean Scully a joliment dit qu'il «aime l'art comme le loup aime l'agneau», se fiche de ces considérations. Le collectionneur angélique, achetant parcimonieusement pour conserver, il en est loin et l'assume. «Le snobisme de ceux qui pensent que le goût pour l'art est l'apanage des belles âmes constitue toujours une source d'amusement pour moi. A Dieu plaise qu'aucun acteur du marché ne franchisse les saintes portes des esthètes», expliquait-il en 2004 au *Journal des Arts*.

Redoutable et puissant, Saatchi est désigné comme un «super-collectionneur», un nabab, un faiseur de tendances et une des dix figures les plus influentes de l'art

**L'argent? «J'avoue que je n'y pense pas pour la simple raison que je suis immensément riche»**

contemporain mondial, à qui il suffit de poser son œil sur une œuvre pour faire monter son prix. Son cas est l'objet de pamphlets, d'agacement, de haine et d'admiration. Ce qui le différencie des nombreuses fortunes investissant dans l'art? Sa rapidité et son terrain de chasse, très en amont du système. Dénicher les artistes lorsqu'ils sortent de la coquille, montrer ce que personne n'a encore remarqué. «Faire» des artistes. «C'est une forme d'art aussi», estime un de ses admirateurs et proches.

Vorace, Saatchi a acheté énormément, très bon marché, voire

en gros, revendant très cher pour racheter ailleurs. C'est aussi un homme qui expose ses collections: la Saatchi Gallery, qui a occupé trois lieux différents à Londres, est un musée privé et autofinancé dont l'impact et l'attrait public rivalisent avec l'offre d'institutions nationales comme la Tate Modern ou les complètes. Saatchi veut que son musée reflète le présent. Il aime traiter la Tate Modern de vieille dame lente à réagir.

Tout a commencé dans les années 70. Le publicitaire et sa première épouse achètent des œuvres d'artistes américains et allemands. Pop art, minimalisme, peinture abstraite. Il est

ainsi l'un des premiers à présenter les œuvres de Warhol, Sol LeWitt, Bruce Naumann, Richard Serra puis Jeff Koons. «J'ai été ébloui par le blanc de l'espace comme dans une tempête de neige», dira Damien Hirst en évoquant la première Saatchi Gallery, dans le nord de Londres. L'art britannique avant ça, c'était tout petit. Depuis Saatchi, ce sont les grands noms, les grands artistes américains, les grands espaces. On a changé d'échelle. C'était une révolution irréversible. Saatchi Gallery, c'était une autre planète, ma galerie préférée au monde.» Dès les années 90, Saatchi se défait de ses œuvres américaines pour investir dans de jeunes étu-

dians en art passablement givrés. Ils formeront les Young British Artists (YBA), dont Saatchi est le mécène, l'acquéreur, le promoteur. Les membres des YBA ont 25 ans lorsqu'ils émergent, Damien Hirst en tête, qui découpe ses bestiaux. Sarah Lucas ou Tracey Emin, qui expose son lit du petit matin, avec slips et préservatifs usagés, ou les frères Chapman, qui trouvent «cool» que des sexes masculins sortent d'yeux de petites filles. Les YBA partagent une obsession morbide pour l'intimité, le sexe, la violence crue. De cette génération, qui culmine avec une grande exposition, *Sensation*, en 1997, Saatchi conserve des pièces. Mais il a aussi beaucoup vendu. Un exemple: une œuvre de Marc Quinn, achetée 13 000 livres, vendue 1,5 million de livres dix ans plus tard.

Ces transactions irritent les observateurs, les musées, limités dans leurs acquisitions, et les artistes eux-mêmes, qui s'estiment trahis souvent. Damien Hirst a traité son mentor d'acheteur compulsif, de malade de l'argent. L'artiste italien Sandro Chia a crié au scandale lorsque Saatchi a vendu sept de ses pièces, l'accusant de détruire sa cote. La «saatchinoïa» est telle que lorsque les hangars abritant ses œuvres ont brûlé, en 2004, Saatchi sera accusé d'avoir commandité l'incendie, pour se défaire d'œuvres peut-être secondaires, bénéficier d'assurances et réinvestir dans du *fresh blood* («sang frais»).

L'argent? «J'avoue que je n'y pense pas pour la simple raison que je suis immensément riche.»

Suite en page 16



**l'Exceptionnel a un Nom**



FLEURIER  
7-day self-winding Tourbillon  
with Jumping Hours

**BOVET**  
1822

GENÈVE ZÜRICH ST. MORITZ LUGANO

**LES AMBASSADEURS**  
THE LEADING HOUSE OF LEADING NAMES

RUE DU RHÔNE 39 • 1204 GENÈVE • T +41 22 318 62 22 • WWW.LESAMBASSADEURS.CH



FOUNDING MEMBER OF THE QUALITY FLEURIER CERTIFICATION

[www.bovet.com](http://www.bovet.com)

BOVET FLEURIER SA – GENEVA – SWITZERLAND



## GALERIE



KEystone/CAMERA PRESS/JAMES VESEY/PRO LITTERS 2008

**Zhang Dali**, «Progéniture chinoise», 2003-2005, installation composée de 15 figures suspendues dans les nouveaux locaux de la galerie Saatchi.

Suite de la page 14

«Moi, j'achète des pièces d'artistes qui débutent, ou alors des artistes que je n'ai pas vu venir – ce qui arrive souvent puisque je ne voyage pas. Et si je dois payer dix fois le prix du marché, je le fais. Ce qui compte, c'est d'avoir les œuvres qui feront la plus belle exposition», expliquait-il au *Guardian*.

Saatchi répète que vendre avec de grands bénéficiaires lui permet d'investir ailleurs, de faire émerger de nouveaux créateurs et d'injecter du sang frais dans sa collection. Des métaphores sanguines au rôle de vampire, Saatchi en rajoute volontiers dans l'ironie. «Je ne m'appuie sur aucun modèle, je n'ai pas d'attachement romantique pour le passé. Si j'avais conservé tout ce que j'ai acheté, je pourrais ressembler à *Citizen Kane* à Xanadu, entouré de ses trésors. Mais avoir possédé et exposé des chefs-d'œuvre me suffit. L'art très très nouveau, c'est ce que je sais le mieux faire.»

Le collectionneur d'art «très très nouveau» passe son temps à fouiner dans les hangars miteux et les galeries improbables de l'Est londonien, dans les expositions d'écoles et, désormais, sur Internet. Après le succès des YBA, le défi pour le *supercollector* était

d'inventer la suite. Miser sur qui? Saatchi, unique cas de collectionneur à l'origine d'un mouvement, a cherché à réitérer l'exploit. Il a regroupé d'autres jeunes pousses, toujours basées à Londres, sous l'appellation de Nouveaux Réalistes névrotiques. Parmi eux Ron Mueck ou David Falconer, qui poursuit dans la veine animale et putride avec des sculptures faites de cadavres de souris...

Mais l'effet Saatchi n'a pas fonctionné aussi bien. Alors, sans doute lassé de crottes, de cadavres d'insectes et de visions d'angoisses, le stratège a annoncé le grand retour de la peinture. Tancé jusque-là pour être un «faiseur de goût» douteux, Saatchi n'inventait pas une nouvelle tendance. On l'a alors accusé de ne plus faire ce dont on l'accusait jusque-là. Certains y ont vu une pure stratégie de diversification («la peinture est aujourd'hui sous-évaluée, achetons-en»). Parmi les peintres exposés dans sa galerie du County Hall en 2003, Martin Kippenberger ou Peter Doig, qui juste après cela est devenu un phénomène de records de ventes. Des ventes de pièces possédées par Saatchi, *of course*.

Cet automne, la galerie Saatchi a déménagé à Chelsea, dans un troisième lieu grandiose. Aujourd'hui, «la collection compte 2500 œuvres, confie son



Aspect de la très blanche galerie Saatchi inaugurée ce mois d'octobre à Londres par l'exposition «La Révolution continue: nouvel art de Chine».

bras droit Nigel Hirst. Dans ces nouveaux locaux, que peut-on montrer? Cent pièces? Pas même. Le musée est une pointe d'iceberg, mais il représente une formidable vitrine.»

L'exposition inaugurale est entièrement chinoise. La suivante rassemblera des artistes indiens. Pour un collectionneur global, Saatchi conserve une curieuse prédilection pour les noms de pays. Et il se fournit désormais, comme tout le monde, en Asie. Il s'est associé à la maison de vente aux enchères Phillips de Pury & Co, versée dans le marché asiatique, passée depuis peu sous contrôle russe. La maison d'enchères finance la gratuité des entrées pour le public et dispose d'une salle à l'étage où elle dispose d'une carte blanche pour ses propres expositions. Elle y présente des grands formats du peintre américain Julian Schnabel. Une vieille connaissance de Saatchi, qui fut le premier à le faire connaître en Europe, avant des fâcheries. Tout à côté du nouveau bâtiment, l'éditeur d'art Taschen a ouvert boutique. Le mélange de genres et la proximité des acteurs, entre collectionneur, directeur de musée, marchand, maison d'enchères et éditeur, ne choque plus personne, tant tout cela est entremêlé depuis trois décennies dans l'univers Saatchi.

### Le mélange des genres entre collectionneur, directeur de musée, marchand, maison d'enchères et éditeur ne choque plus personne



«Mon lit», 1998. Œuvre de Tracey Emin, l'une des principales figures des Young British Artists, mouvement lancé par Charles Saatchi dans les années 90.

AFP PHOTO/ED JONES/PRO LITTERS 2008

### L'ascension par la pub

**1943** Naissance de Charles Saatchi à Bagdad. Son père est un homme d'affaires. La famille, juive irakienne, quitte rapidement l'Irak pour cause d'insécurité croissante. Installation à Hampstead, quartier privilégié du nord de Londres.

**Années 60** Charles Saatchi est passionné de musique et collectionne les juke-boxes.

**1970** Charles et son frère Maurice fondent l'agence de publicité Saatchi & Saatchi à Londres.

**1973** Développement de l'agence dans plusieurs pays européens. Début des achats d'œuvres d'art contemporain.

**1978-79** S & S mène la campagne publicitaire du parti conservateur. Election de Margaret Thatcher. Les Saatchi font mouche avec le slogan *Labour isn't working* (le parti travailliste ne travaille pas/ne fonctionne pas/ne crée pas de travail).

**1985** Première Saatchi Gallery dans le nord de Londres.

**1986** S & S devient le plus grand conglomérat publicitaire mondial. 14 000 employés.

**1987** Echec des Saatchi dans l'achat d'une banque. Crise financière. L'empire Saatchi est ébranlé.

**1994** Les frères Saatchi quittent la direction de l'agence qui conserve néanmoins leur nom. Maurice Saatchi se lance en politique, dans les rangs conservateurs. Charles se consacre à sa collection.

**1998** Une section de leur nouvelle agence publicitaire, M & C Saatchi, se spécialise dans le marketing culturel, pour des clients comme le British Museum ou la Royal Opera House.

**2003** La Saatchi Gallery déménage au County Hall, en plein cœur touristique de Londres.

**2005** Saatchi quitte le County Hall, mal adapté et ingérable.

**2006-2008** Développement du site internet.

**2008** La Saatchi Gallery ouvre à Chelsea en octobre.

**Florence Gaillard**





KEYSTONE/CAMERA PRESS/JAMES VESEY/PRO LITTERIS 2008

Charles Saatchi a fait le guide pour «Le Temps» dans sa nouvelle galerie. Il l'inaugure avec de l'art contemporain chinois de grand format et très choc.  
Par Florence Gaillard

**Sun Yuan et Peng Yu,**  
«Résidence pour personnes âgées»,  
2007. Charles Saatchi (sur le ton de la plaisanterie): «C'est avec ces vieux schnocks que je devrais être, non?»

# «Quoi, vous trouvez que c'est nul?»

Charles Saatchi ne donne pas d'interviews. Ou alors au compte-gouttes. Comme quoi on peut être un ancien magnat de la pub et prétendre à la timidité. C'est une façon polie de refuser des contacts avec la presse, dont il a rarement besoin. Il ne fréquente pas non plus les vernissages, pas mêmes les siens. «J'applique à mes expositions la même politesse qu'aux autres», dit-il, avec son humour maison.

Néanmoins, il a bien voulu servir de guide particulier pour *Le Temps*, dans ses nouveaux locaux d'exposition de Chelsea, quel-

**«J'ai longtemps jugé l'art contemporain chinois très kitsch, puis j'ai trouvé quelques artistes dont le travail me plaisait»**

ques jours avant l'ouverture, le 9 octobre dernier. De grands volumes blancs dans un ancien bâtiment de l'armée dont l'aménagement a pris plus de deux ans. De l'art chinois plein les salles, toujours en très grand et très choc. «J'ai longtemps jugé l'art contemporain chinois très kitsch, puis j'ai trouvé quelques artistes dont le travail me plaisait», explique-t-il. «Alors vous faites comme tout le monde, Monsieur Saatchi? Vous achetez des Chinois?» Il s'amuse. Feint l'indignation. «Quoi, vous trouvez que c'est nul? Bon, allons voir une autre salle.»

Monsieur Saatchi, 65 ans, se présente tout amaigri dans un sublime costume noir, après un régime composé, paraît-il, exclu-

sivement d'œufs, qui ferait mourir n'importe qui sauf lui, et concocté par sa troisième épouse, une star d'émission culinaire de la TV britannique. Si on le sait, c'est parce que le «régime Saatchi» a récemment fait les choux gras de la presse locale. Saatchi est un peuple pour d'autres motifs que sa passion pour l'art. Une figure néanmoins mystérieuse, volontiers cynique et séducteur.

Au sous-sol de son nouveau palais tout blanc, à deux encablures des boutiques chic de Sloane Square, une œuvre consiste en une assemblée de vieillards. Des mannequins à taille réelle, chenus, prostrés sur des chaises roulantes qui se percutent et circulent dans la salle.

«C'est avec ces vieux schnocks que je devrais être, non?» Ailleurs dans le bâtiment, des dizaines de mannequins, encore, mais cette fois suspendus au plafond. «Et si je me suspendais incognito pour le vernissage? J'aurais une belle vue. Vous viendrez au vernissage? On annonce une concentration exceptionnelle d'épouses de footballeurs, de faces retendues et de Botox au kilo. Franchement, ne manquez pas ça, ça n'arrive pas tous les jours, tant de spécimens. Moi, je n'ai pas encore décidé si j'y serai.» On tente d'obtenir quelques informations concrètes du cabotin. Un grand sourire en guise de réponse. «Vous savez bien que je ne donne pas d'interviews...»



Wang Guangyi, «Porsche», 2005, huile sur toile, 200 x 200 cm.

PUBLICITE

**BSI**

www.bsibank.com



## GALERIE

Actuellement, chez Saatchi, l'art contemporain se lève à l'Est. Son site internet, traduit en mandarin, a pris une ampleur colossale. Désormais, il est devenu un forum mondial pour les étudiants en art, les artistes et les acheteurs potentiels.

Par Florence Gaillard

COURTESY OF THE SAATCHI GALLERY, LONDON © ZHANG HUAN, 2005/PRO LITTERIS 2008



Zhang Huan, «Ane», 2005, technique mixte, 320 x 220 x 80 cm.



Fang Lijun, «30e Mary», 2006, huile sur toile, 400 x 525 cm.

# Infinité de toiles sur la Toile

Il existe une galerie qui, à ce jour, expose simultanément les œuvres de 100 000 artistes. Une galerie où un étudiant aux beaux-arts de Buenos Aires peut rencontrer un vidéaste coréen et confronter leurs vues sur la tournure diabolique des marchés ou disséquer leurs influences respectives. C'est la galerie Saatchi virtuelle. Une tour de Babel où l'on parle art contemporain dans toutes les langues et qui croît plus vite qu'une mégapole chinoise. D'ailleurs, le site est traduit en mandarin: l'art contemporain se lève à l'Est.

Cela a commencé comme une solution de secours, pas comme un projet grandiose. Entre le moment où la galerie Saatchi a quitté les locaux du County Hall de Londres, en 2003, et l'ouverture de la nouvelle résidence, à Chelsea, quelques mois devaient passer. Ces mois se sont

prolongés, ont finalement duré près de trois ans. En attendant ses nouveaux locaux superlatifs, ouverts en octobre dernier, la Saatchi ne pouvait disparaître complètement du paysage.

Comment garder une vitrine? «Je ne savais rien d'Internet, ce n'est pas de ma génération. Ma fille de 14 ans me traitait de ringard, raconte Charles Saatchi, qui joue volontiers au vieux débris. A l'origine, ça devait être une simple page d'accueil, pour annoncer le prochain lieu et les heures d'ouverture, ce genre de trucs

*«Il y a des milliers d'artistes qui n'ont jamais la chance de montrer leur travail. Ce site est pour eux»*

COURTESY OF THE SAATCHI GALLERY, LONDON © SHI XINNING, 2005/PRO LITTERIS 2008



Shi Xinning, «Mao et McCarthy», 2005, huile sur toile, 192 x 313 cm.



Zhang Xiaogang, «Grande famille», 1995, huile sur toile, 179 x 229 cm.

COURTESY OF THE SAATCHI GALLERY, LONDON © LIU WEI 2008/PRO LITTERIS 2008



Liu Wei, «Aime-le! Mords-le!», 2005-2007, détail de la maquette d'une ville faite en croquettes pour chien, dimensions variables.

COURTESY OF THE SAATCHI GALLERY, LONDON © FENG ZHENGJIE, 2008/PRO LITTERIS 2008



idiots, et puis... c'est devenu ce que c'est devenu», commente-t-il avec le haussement d'épaules de celui qui n'y peut mais. «Le monde de l'art est constitué de 1000 artistes qui reçoivent toute l'attention. Or il y en a des milliers qui n'ont jamais la chance de montrer leur travail. Ce site est pour eux.»

Pour les artistes, c'est, potentiellement, un saut à pieds joints par-dessus les longs chemins qui conduisent de l'école à l'atelier, de l'atelier aux galeries, puis des galeries et foires au public et aux acheteurs. Pour les visiteurs, c'est une foire d'art à domicile et un site d'enchères comme eBay. «Il y a vingt ans, seul un public d'initiés passait la porte des galeries pour découvrir des jeunes artistes», rappelle-t-on sur le site qui martèle fièrement ses records. Ici, pas de complexes qui retiennent les timides. Le public peut voir – voir sur écran n'est pas voir réellement, mais c'est un autre problème –, il peut contacter l'artiste et négocier une vente, sans que le site ou la galerie Saatchi ne se mêlent de commissions ou de droits.

## «Ask Simon»

La Saatchi virtuelle fait aussi office d'agenda et de bibliothèque, accumulant un nombre impressionnant d'informations. Actualité des expositions, articles de presse, revue des publications spécialisées. Ajoutons photos de studios, blogs de personnalités, interviews filmées, reportages raménés de vernissages, entre autres. Ajoutons encore que les institutions, espaces d'art, musées ou organisateurs privés peuvent y présenter leurs activités. Enfin, le néophyte peut s'initier aux rudiments des enchères à travers un lien vers Phillips de Pury & Co, la maison de vente associée à la Saatchi Gallery. Un clic sur «ask Simon» et le commissaire-priseur Simon de Pury répond dans des mini-vidéos thématiques.

Quand Saatchi fait, il fait en grand, donc. Et si possible avant d'autres. L'homme à qui il a été tant reproché de faire et de défaire

le marché, à partir de quelques noms à la valeur commerciale hypertrophiée, prête sa notoriété à la première galerie mondialisée. C'est une étape nouvelle dans l'accessibilité à l'art d'aujourd'hui. Le nombre de visiteurs augmente, la base d'acheteurs potentiels aussi, la renommée de Saatchi s'étend et tout déteindra forcément sur ses activités personnelles. Logique imparable.

## Coups de projecteur

Seulement voilâ: démocratique, libéral, global, ouvert, le site est vite devenu pléthorique. Comme un journal, comme une ville, comme un cerveau, un site doit organiser sa matière. Or l'avalanche croissante d'entrées est un défi à la lisibilité et à la technique. D'où la nécessité de ces sélections et coups de projecteur hebdomadaires, opérés par douze spécialistes de l'équipe Saatchi. C'est déjà une entaille dans la liberté de la plate-forme, déjà une manière d'orienter le regard, de former ou de déformer les goûts, donc de faire ou de défaire un marché. Mais comment faire autrement?

Charles Saatchi consulte régulièrement son nouveau joujou. «Je reste scotché des heures», dit cet homme qui n'aime pas quitter Londres. Même s'il dit trouver «seulement 10% de choses vraiment intéressantes» dans la marée qui vient à lui, il peut y repérer des perles rares sur lesquelles miser un peu de son argent de poche. Les critiques et les «saatchinoïques» ont réapparu au pas de course: le requin, obsédé par ses grandes affaires, épingle des débutants sur son écran et réalise au niveau mondial ce qu'il a fait en Grande-Bretagne. Aussi le supercollectionneur s'est-il fixé une règle: rester hors du jeu. «Je n'achète rien sur le site. Je regarde seulement.» Peut-être respecte-t-il son engagement officiel, peut-être achète-t-il sous des prête-noms ou par d'autres biais obscurs. D'une manière ou d'une autre, c'est sûr, il sert son intérêt et regarde loin devant. Et il prophétise, en laissant les chiens aboyer: «D'ici dix ans, toutes les plus grandes stars du monde de l'art sortiront de ce site internet.»

Feng Zhengjie, «Portrait chinois L Série n° 11», 2006, huile sur toile, 210 x 300 cm.





Ephémère chemin de lumière et de musique : deux mille bougies illumineront le clair-obscur de la Cathédrale de Genève. Les voûtes gothiques retentiront de chants d'allégresse, soulignant ainsi l'esprit d'une action noble et lumineuse, celle de la Fondation ARES.

**LANDOLT**<sup>1780</sup>  
& C<sup>IE</sup>

Par des actions claires et transparentes, le plus ancien banquier privé de gestion de fortune de Suisse romande contribue au sens et à la valeur de votre patrimoine. Penser et agir autrement pour le bien des générations futures. Une histoire de conscience et de confiance. Depuis 1780.

**CHŒURS DE LUMIÈRE**  
SPECTACLE SON ET LUMIÈRE  
14-15 NOVEMBRE 2008, 19H30

**RÉSERVATION:** PLAIN CHANT  
40, RUE DU STAND À GENÈVE  
PAR TÉLÉPHONE 022 329 54 46  
OU SUR [WWW.PLAUNCHANT.CH](http://WWW.PLAUNCHANT.CH)

LAUSANNE . GENÈVE . CRANS-MONTANA

LAUSANNE . CH. DE ROSENECK 6 . CH 1006 LAUSANNE . T +41 21 320 33 11 . F +41 21 321 33 00 . [LANDOLTETCIE.CH](http://LANDOLTETCIE.CH)  
GENÈVE . RUE DU RHÔNE 86 . CH 1204 GENÈVE . T +41 22 311 08 66 . F +41 22 819 81 50 . [LANDOLTETCIE.CH](http://LANDOLTETCIE.CH)

BANQUIERS PRIVÉS DEPUIS 1780



# Une collection lausannoise:



Christian Zacharias chez lui à Lausanne. Dans le miroir se reflète un dessin de Louis Soutter. A sa gauche, le Théâtre des Champs-Élysées.

## visite chez Christian Zacharias



«Cette petite fille que Louis Soutter a dessinée dans la verdure, je peux me raconter son histoire. Où est-elle, avec qui, que fait-elle là?»

Amateur d'échecs grandioses, le directeur artistique de l'Orchestre de chambre de Lausanne recherche les dessins, les esquisses qui laissent la place à l'imaginaire et les artistes en marge des écoles.

Par Isabelle Rüf  
Photos: Eddy Mottaz

*Surtout pas de correspondances entre musique et peinture: «Quand je vois, je vois, quand j'entends, j'entends»*

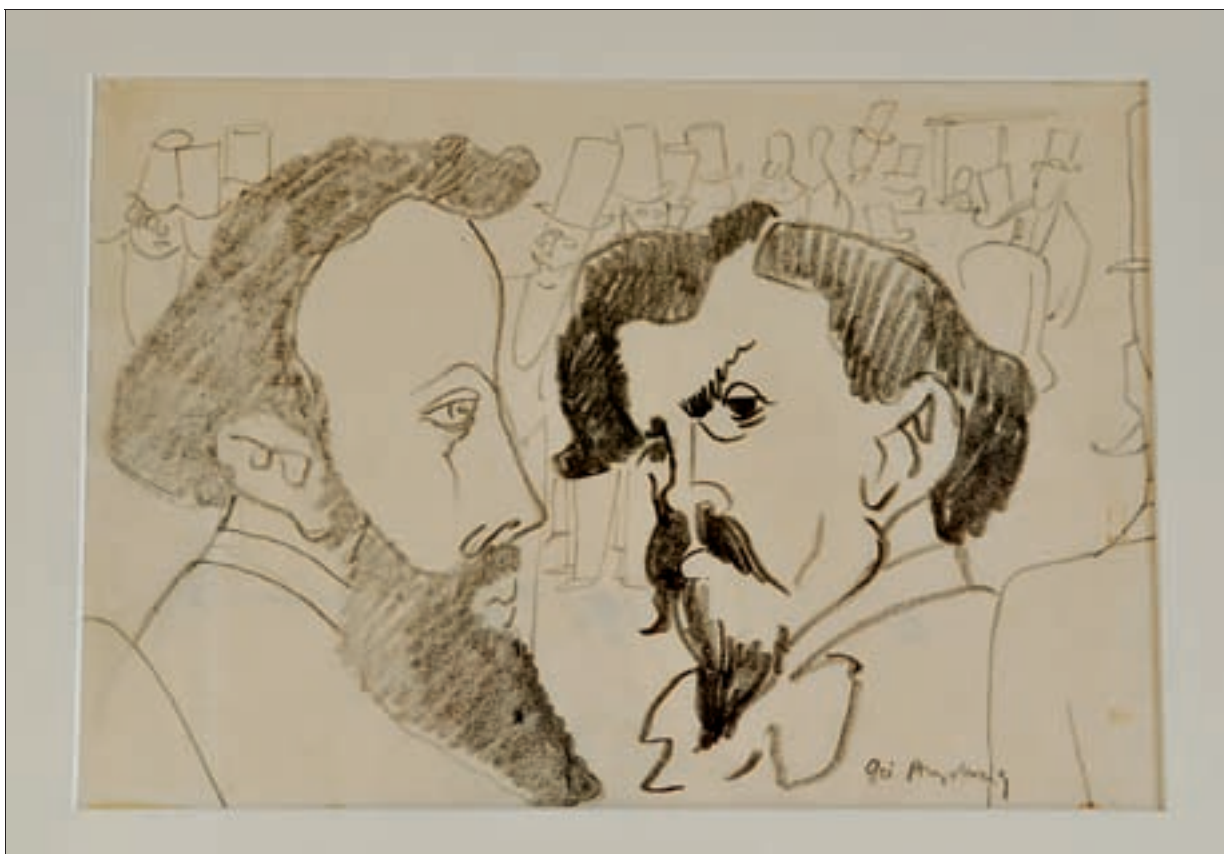
Avec l'automne revient, pour Christian Zacharias, la saison des expositions, des galeries, des musées. En été, dit-il, il y a trop à voir dehors, le jardin, les plantes, la lumière. Ce jour de feuilles tombées, d'averses, d'éclats de soleil sur le métal du lac est donc propice à une visite de sa collection. Ou plutôt, la partie de cette collection liée à sa vie lausannoise. Pianiste sollicité partout dans le monde, il est, depuis l'an 2000, le directeur artistique et le chef principal de l'Orchestre de chambre de Lausanne. Il mène la vie nomade des grands solistes. Sa carrière de chef, inaugurée en 1992 à la tête de l'Orchestre de la Suisse romande, l'a mené aux Etats-Unis, en Angleterre, en Ecosse, en Suède. Au sud de l'Allemagne, près de Cologne, il a sa maison, son jardin, sa collection d'artistes contemporains. Le goût des images lui est venu dès l'enfance, au voisinage des œuvres que son père avait rapportées des Indes.

A Lausanne, c'est une autre tonalité, marquée par les années 30. L'appartement au cœur de la ville date de cette époque, meublé dans le style Art déco. La tour Métropole où l'OCL donne ses concerts a été terminée en 1931. Perfectionniste, Christian Zacharias a obtenu que l'on réimprime pour lui l'éclatante affiche, créée pour l'inauguration de l'édifice qui fâchait tant Ramuz. Le plan du Métropole, alors cinéma monumental, fait face de l'autre côté du salon, en

enfilade. C'est ainsi que le musicien prend possession des lieux: à travers les images. Une grande huile de Géa Augsburg – chose rare chez ce dessinateur – représente un Lavaux imaginaire, immédiatement reconnaissable et déroutant. «Où est le lac, où sommes-nous? A Saint-Saphorin? Mais d'où vient ce petit cloître?» Christian Zacharias aime le jeu des correspondances avec cet avant-guerre qui fonde son histoire lausannoise: Debussy et Ansermet ensemble, un dessin trouvé par hasard, au détour d'une librairie où le collectionneur achetait tous les livres de Géa Augsburg; Stravinsky, Ramuz, réunis sur une photographie devant la Crochettaz, le célèbre café sur la Corniche de Chexbres: «Je ne cherche jamais la pièce qui manque, les choses attendent d'être trouvées. On peut faire des découvertes incroyables à Lausanne.»

Face au lac, des coulées de lumière bleue vibrent: un grand paysage de montagne dans un cadre d'époque. Le tableau est signé Max Wislicenus (1861-1957), un peintre de Silésie. «Il est daté de 1931, comme ma vie artistique ici. Ce n'est pas la Suisse, c'est le Riesen près de Breslau, où ma mère passait ses vacances dans son enfance. Cela crée un lien. Et puis la montagne est la même partout.» En face du piano à queue, une huile d'Edmond Bille, des vaches, des arbres en fleurs, une explosion printanière «trop naïve pour être sérieuse», où souffle une brise de folie. Une toile qui inspire le pianiste





«C'est par hasard, en achetant tous les livres disponibles sur Géo Augsbourg, que j'ai trouvé ce dessin où il a réuni Debussy et Ansermet: les choses attendent qu'on les trouve!»



«Avant-guerre, l'art de l'affiche en Suisse produit des œuvres remarquables. Edouard Vallet est un grand peintre: voyez la force que dégagent ces femmes, sans être belles.»



«Les huiles de Géo Augsbourg sont rares. Celle-ci représente un Lavaux imaginaire qui permet de rêver. Je peux apprécier la poésie des artistes d'ici.»

quand il s'exerce? «Non, ici, je ne fais que des essais. Quand je travaille, je ne veux ni vue ni art.» Perçoit-il des correspondances entre musique et peinture? «Surtout pas. Quand je vois, je vois, quand j'entends, j'entends. On me dit Debussy, La Mer, j'écoute, je ne vois toujours rien.»

Mais un peu plus tard, il montre *Encore*, le disque de la petite sonate K 55 de Scarlatti qu'il a coutume de jouer en bis: vingt interprétations, de Baden-Baden en 1973 (il

**Plaisir mais aussi exaspération de la reprise infinie: «Toujours répéter, reprendre, s'exercer inlassablement»**

avait 23 ans) à Linz en 1994, en passant par Le Caire, Tokyo, Paris, Lausanne... La pochette se déplie en accordéon: vingt portraits de Scarlatti par Peter Dreher. Sur le disque, un verre, de ceux que l'artiste allemand peint depuis 1974 avec d'infinies et minimes variations. Un travail sur l'écoulement du temps, la répétition: «Là oui, il y a une correspondance entre l'art et mon travail, un dialogue avec un artiste. *Jour après jour est un bon jour*, c'est le titre de l'œuvre de Dreher, il vaut aussi pour moi. Nous, les interprètes, travaillons avec des partitions où tout est réglé d'avance. La répétition est notre quotidien. J'ai joué cette sonate des centaines de fois. Et je me demande comment insérer un peu de doute dans la performance.»

A Sion, en 2001, en marge du Festival Tibor Varga, Christian Zacharias a lancé l'idée d'une exposition autour de la répétition, dans les cellules de l'ancien pénitencier. Une réflexion sur le ré-écouter et le re-voir, sur le plaisir mais aussi l'exaspération de la reprise infinie, celle de Sisyphe. «Toujours répéter, reprendre, s'exercer inlassablement.» Sur un mur de l'appartement lausannois, une petite œuvre ludique de Meret Oppenheim, qui s'intitule justement *Probe* (essai, répétition), se moque de l'école. A Sion, Christian Zacharias exposait une de ces grandes toiles où Roman Opalka inscrit jour après jour l'écoulement du temps. De sa

bibliothèque, il sort, reliés comme des bibles, les deux volumes où On Kawara a inscrit, jour après jour lui aussi, *One Million Years - past* et *One Million Years - future*. La répétition, toujours, à l'infini.

Mais le musicien peut aussi s'émerveiller devant les affiches suisses des années 30, signées Edouard Vallet ou Edmond Bille. Une série de panneaux éducatifs édités par le TCS vers 1950 pour enseigner comment se comporter sur la route l'enchanter à l'égal d'une œuvre d'art. Il y voit une solution esthétique audacieuse à un problème absurde, pas si loin des hyperréalistes américains. Devant un paysage jurassien du jeune Auberjonois ou l'esquisse d'une

Suite en page 22

PUBLICITE

D.Grosmanjin/MCMorazzani

# adler

Mémoires de Femmes · Mémoire du Monde

Yunnan : un pont reliant nature et vie urbaine, tradition centenaire et modernité.  
adler, joailliers depuis 1886

www.adler.ch

GENEVE 23, rue du Rhône +4122 819 80 26 · Gstaad Parkstrasse +4133 744 66 80 · LONDON · MOSCOW · HONGKONG · TOKYO



# PORTRAIT



«*«Stille Szenen»*: cette œuvre de **Dieter Roth** cache des horreurs sous ses dehors aimables! Et notez la technique incroyable qui donne du relief au trait.»



«Cette gravure de **Picasso** de 1931 fait partie de la Suite Vollard. C'est un dessin raté, un raté grandiose qui dégage une grande énergie. J'aime ce qui n'est pas lisse.»

## Suite de la page 21

Valaisanne crayonnée avec élégance par Edmond Bille, il reconnaît: «Je peux aussi admirer le réalisme des gens du coin, leur poésie.» Un paysage de la plage de Lutry en témoigne: une toile sans qualités artistiques particulières, des années 50, qui parle simplement de promenades au bord du lac.

Christian Zacharias, qui dit se laisser guider par le hasard, fait exception pour les tableaux et les gravures sur bois de Martha Cunz (1876-1961). Ceux-là, oui, il les recherche. Sur les murs, on en compte trois: deux paysages japonisants, de ceux dont les à-plats saisissants ont impressionné Kandinsky, et une petite toile qui exprime «le côté dangereux, pas joli, des Alpes». De cette artiste, il dit qu'elle est parfois au bord du kitsch, mais c'est justement ce dérapage possible qui le fascine.

Lausanne lui a révélé Louis Soutter. Ses œuvres sont un peu partout dans l'appartement, sur les murs ou en attente de place: ils commencent à «faire collection». Pour la Collection de l'Art brut, Christian Zacharias a même élaboré un programme musical en rapport avec les différentes périodes de l'artiste, lui-même violoniste: Bach, Alban Berg, Frank Martin. Il ne possède pas de ces grands tableaux inquiétants peints avec les doigts, mais des dessins, des esquisses de la période maniériste. «Soutter me fait un peu peur, je ne peux pas vivre avec lui.» Pourtant, s'il devait sauver une seule œuvre, ce serait une petite silhouette féminine, éclairée par-derrière, qui vient d'on ne sait où: «Avec peu de moyens, Soutter a su rendre la solitude du personnage. Il essaie d'exprimer quelque chose. Je peux me demander quoi. C'est une œuvre fra-



«Un des panneaux édités par le TCS dans les années 50: on dirait de la peinture américaine. Cette série m'enchantait autant qu'une œuvre d'art!»

gile, elle est protégée, dans un coin. Mais je la vois, en biais, de la place où je mange.» Ce feuillet, peint des deux côtés sur un papier déjà utilisé, palimpseste énigmatique, l'émeut plus que tout.

Le discours sur les genres, les écoles ennuie le chef lausannois. Il se méfie des belles peintures, parce qu'elles sont finies, il n'y a plus rien à imaginer. «La virtuosité de Balthus ne m'intéresse pas. Je préfère les dessins, parce qu'ils permettent de saisir ce qui se passe sur l'instant.» Les œuvres

sement? «Bon, quand on dépense autant d'argent, on voudrait bien ne pas le gaspiller. Mais jamais je n'achète une œuvre pour sa valeur marchande; il faut qu'elle me plaise vraiment.»

«Comment un artiste trouve son style, comment il se débarrasse de ce qu'il a appris, c'est ça qui m'intéresse. Je n'aime pas trop l'art entièrement abstrait. Je veux pouvoir me demander ce qui se passe, interpréter. En Allemagne, j'ai des tableaux de Forrest Bess, un visionnaire un peu fou.

Je ne peux pas dire pourquoi ça me touche, mais ce type voit quelque chose que je ne comprends pas, et ça me laisse de la place pour imaginer. Et Bill Traylor, un Noir

**«Comment un artiste trouve son style, comment il se débarrasse de ce qu'il a appris, c'est ça qui m'intéresse»**

qu'il aime ont en commun un certain rapport à la folie. Des ratés, mais pleins d'énergie, des ratés «grandioses», comme cette lithographie de Picasso où deux corps difformes luttent avec jubilation. Des gravures de Louise Bourgeois qui savent «saisir ce qui passe, atteindre à l'essentiel avec des moyens d'amateur».

Parmi les artistes préférés de Christian Zacharias, Dieter Roth occupe une place de choix. Une grande gravure vertigineuse accueille dès l'entrée, symbole de vitesse et de mouvement. Plus loin, une scène idyllique – bouquets de fleurs et petit chien – révèle, à y regarder de près, tout un monde de cruauté!

Emporté par l'enthousiasme, le musicien fouille dans les armoires, sort des catalogues. Il posséderait bien une image du policier de Nidwald Arnold Odermatt qui a photographié des accidents de voiture pendant un demi-siècle. Mais on ne peut pas tout avoir en original et, parfois, il suffit de regarder dans les livres. L'art, un investis-

américain, ancien esclave: il a laissé une œuvre autobiographique, faite de riens du tout, qui se renouvelle sans cesse.

Dans la pénombre du hall, un petit ciel étoilé scintille. C'est l'œuvre de Daniel Schlaepfer, artiste lausannois qui travaille la lumière. Avec lui, Christian Zacharias a le projet d'illuminer le Métropole. A la belle saison, ils vont ensemble visiter les fleurs et les plantes que le musicien connaît par leur nom latin. «J'aime échanger avec les artistes; certains sont des amis, comme Daniel ou Peter Dreher.» Dans la cuisine, l'affiche d'une exposition de Fischli et Weiss fait un pied de nez. «Je les adore, ces deux. Il y a en Suisse une proportion incroyable d'artistes par rapport à la population!»

En 2010, Christian Zacharias aura 60 ans. C'est difficile à admettre devant tant d'enthousiasme juvénile. La bonne nouvelle, c'est que pour célébrer cet anniversaire, la Fondation de l'Hermitage consacra une exposition à sa collection.



«Un autre **Picasso** de la même série. On peut le lire à plusieurs niveaux. Des figures se dessinent sous la figure principale, comme chez Dieter Roth.»



«A priori, cette toile de **Max Wislicenus** n'est pas mon genre. Mais elle représente le Riesen où ma mère passait ses vacances dans son enfance. Et elle date de 1931, comme le Métropole!»





PERRIER-JOUËT  
BELLE ÉPOQUE®

“BEAUTY IS A FORM OF GENIUS”  
(OSCAR WILDE)



DRINK RESPONSIBLY



Idées novatrices.  
Savoir-faire  
technique.  
Respect du détail.  
Tout ce que  
nous admirons.

Gestion privée  
Gérants indépendants  
Family Office  
Global Custody  
& Investor Services  
Gestion institutionnelle  
Fonds de placement



Genève Lausanne Zurich Londres  
Luxembourg Francfort Paris Madrid Barcelone  
Turin Milan Rome Florence Dubai Singapour  
Hong Kong Tokyo Montréal Nassau  
[www.pictet.com](http://www.pictet.com)

**PICTET**  
1805  
Esprit d'indépendance



# Promesses bâloises





# La Bâle de l'art,

Esprit local, ambitions globales: Bâle hésite, moins pressée par le dynamisme zurichois que gênée par la variation de ses propres rythmes. Attachée à la tradition humaniste dont ses citoyens se sentent fiers, hissée par Art Basel quelques jours par an seulement au statut de marché mondial de l'art, la cité rhénane cherche sa mesure. **Par Anne Fournier**



**Giacometti de la Fondation Beyeler.** Un musée construit sur mesure par Renzo Piano pour la collection d'un des plus grands marchands du XXe siècle.

T. DIX/FONDATION BEYELER/PRO LITTERIS 2008

**Le Schaulager,** entrepôt d'art, vu sur trois de ses cinq facettes. Construit par Herzog & de Meuron dans le quartier du Dreispitz où devrait s'épanouir la nouvelle Bâle.



ROLAND SCHMID

A Bâle, le nouveau venu s'en rend vite compte, le lien avec la cité passe par la culture. Cet automne, la Ville-canton se donne pour la première fois un président, choisi parmi les conseillers d'Etat en fonction. Qu'est-il attendu de l'écologiste Guy Morin, unique candidat et probable élu à ce poste? Qu'il soigne l'image de la ville rhénane et... sa culture. Très profondément, Bâle tient à rester fidèle à elle-même.

Bâle l'humaniste, Bâle royaume des musées. Depuis plusieurs décennies, la réputation internationale de la ville rhénane comme source intarissable de richesses artistiques est confirmée par l'ouverture de musées, leur agrandissement, la succession d'expositions à grand format et la poursuite d'une tradition séculaire de collectionneurs. Musée Tinguely, Fondation Beyeler, Schaulager, Kunsthalle ou encore Kunstmuseum: chaque adresse recèle entre ses murs des joyaux enviés loin à la ronde. Vient se greffer à ce tableau déjà fort honorable le rendez-vous annuel du gratin de l'art contemporain, Art Basel, temps fort artistique du retour du printemps.

Mais comment fait-elle? Derrière ce rideau de soie se concocte depuis plusieurs siècles une savante alchimie entre pouvoirs publics et privés. L'héritage



ROLAND SCHMID/PRO LITTERIS 2008

du mécénat, si cher aux nobles familles bâloises, imprègne la société. Sans ces aristocrates de la culture, le tableau serait bien plus terne. Les rapports sont étroits mais discrets et beaucoup, successions comme financements, se jouent dans l'ombre et avec patience. Dépendance dangereuse, diront certains; tacitement acceptée et respectée, rétorqueront d'autres.

«A Bâle, on n'achète pas, on possède», répète l'adage. Or les exigences du marché, la pression

**Dans le quartier du Dreispitz, où se dresse le Schaulager, devrait s'épanouir le nouvel art de vivre bâlois**

toujours plus importante exercée par le marketing, l'abondance de l'offre et les savantes méthodes de séduction du visiteur devenu client détonnent eu égard aux ambitions originelles. Autre hic, la scène contemporaine et son havre de galeries ont choisi Zurich pour exposer, vendre et susciter les rencontres. Plus de glamour, plus de m'as-

**Samuel Keller,** nouveau directeur du musée de la Fondation Beyeler: «Bâle n'a rien à envier à Zurich.»

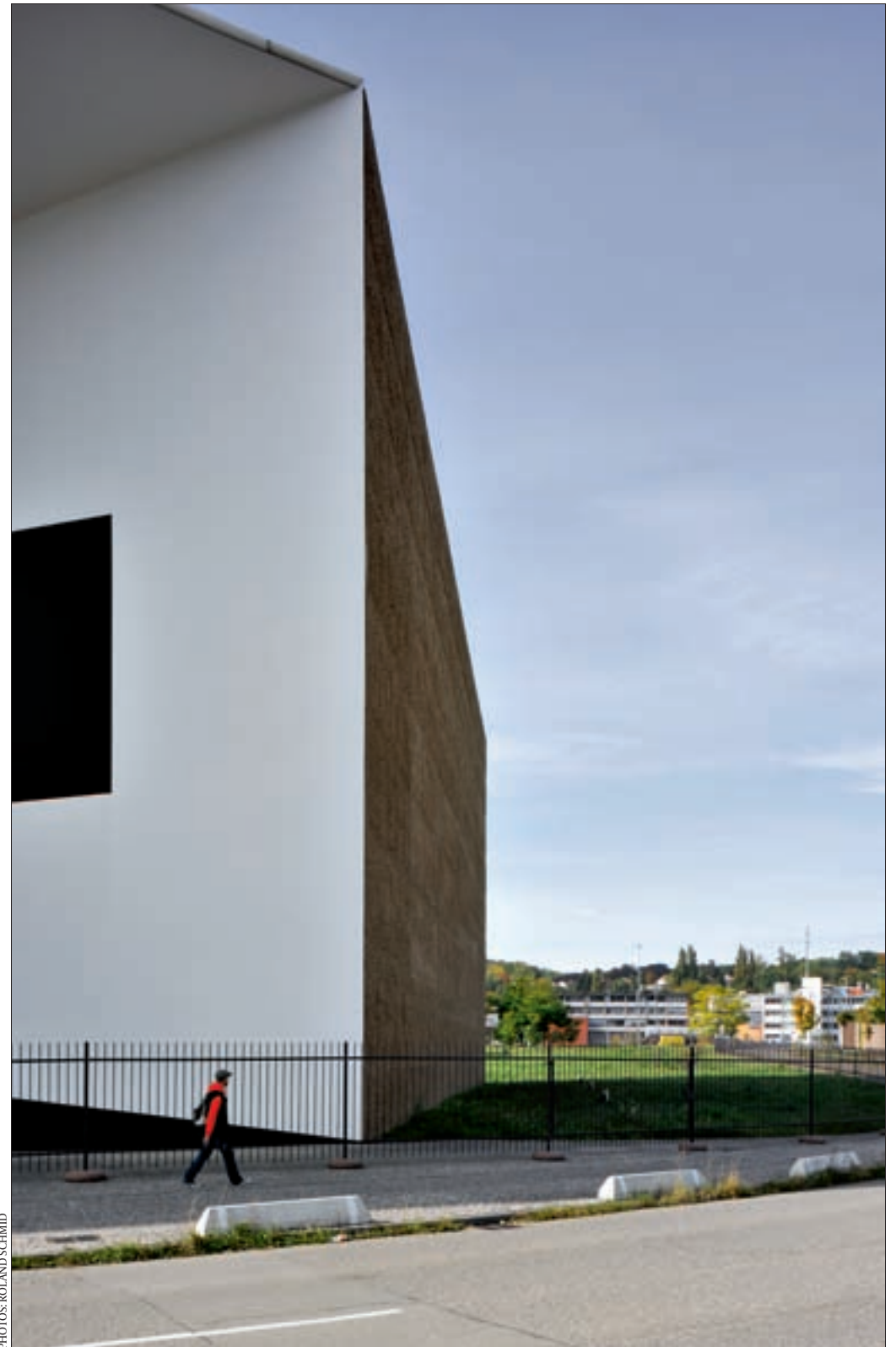
tu-vu, plus d'argent y circulent. Beaucoup d'adresses de la cité rhénane ont fermé boutique durant ces dernières années. Certes, Art Basel attire les foires parallèles de plus en plus nombreuses, mais, après la clôture du grand marché, la scène paraît bien morne.

Les musées de Bâle subissent un tremblement de terre, titrait il y a quelques mois la *NZZ am Sonntag*, évoquant les péripéties et les jeux de pouvoir qui se trament derrière les murs du Kunstmuseum ou du Musée Tinguely. En réalité, le royaume reste toujours très beau, mais de nouveaux défis le guettent. A l'image de Samuel Keller - à la

Fondation Beyeler - ou de Theodora Vischer - au Schaulager -, de fortes personnalités du milieu artistique se portent garantes de son éclat et de sa position privilégiée sur la scène internationale. Autre promesse réjouissante, la métamorphose du quartier du Dreispitz, aujourd'hui zone de dépôts, que préparent les vedettes bâloises de l'architecture, Herzog & de Meuron. Il s'agit de réunir en un même lieu - qui s'étend sur les deux Bâles - une haute école, des ateliers de création et des lofts confortables où devrait s'épanouir un nouvel art de vivre et de créer.



# capitale bousculée



PHOTOS: ROLAND SCHMID

## Les galeries ont choisi Zurich, Stampa reste fidèle à Bâle

«A Bâle, on n'achète pas, on possède», dit l'adage. Au fil des rencontres, l'art reste ici un domaine protégé de la foule, des données économiques et de ses lois. Il y a vingt ans, la cité rhénane était encore la capitale des galeries. Dans la vieille ville, en amont de la Marktplatz, quelques adresses ont peaufiné sa réputation internationale, parmi lesquelles la galerie Stampa, découvreuse de talents, comme Pipilotti Rist. Aujourd'hui, le constat s'impose: en Suisse, place est faite pour un seul point d'ancrage; or Zurich s'est profilée avec son royaume financier, ses clubs nocturnes, son aéroport proche, ses nombreuses adresses dans le Löwenbräu-Areal et son... sens du glamour.

Selon une récente enquête de la *Basler Zeitung*, depuis 2001, neuf galeries ont quitté Bâle, en grande partie pour des raisons économiques. Avec ou sans foire internationale de renom qui fait, une semaine durant, bouillir la ville, le marché ne se tient plus là: l'argent circule plus aisément ailleurs. Samuel Keller, nouveau directeur du musée de la Fondation Beyeler, tempère: «Pourquoi exiger



FRIEDEL AMMANN

Galerie Stampa, lieu de multiples découvertes d'artistes. **Diego et Gilli Stampa**, galeristes depuis quarante ans, ont conservé leur clientèle exigeante.

de Bâle qu'elle se profile aussi à ce niveau? Zurich est notre voisine. Voyons à une plus large échelle. Tant que les personnalités qui font le monde des arts viendront encore dans nos musées, l'essentiel sera sauf.» N'empêche que le bilan est rude pour une ville où les galeries ont toujours brandi avec fierté leurs découvertes, abritant des collectionneurs à l'œil perspicace, à l'image d'Ernst Beyeler. Diego et Gilli Stampa ont ouvert leur galerie dans la vieille ville, il y a 40 ans. Ici, à l'étage, derrière de modestes fenêtres et sur un plancher de bois craquant à souhait, bien des collectionneurs sont venus s'enquérir des tendances de la création suisse. «Il est normal que les artistes se réfugient aujourd'hui là où le capital coule. En Suisse, c'est à Zurich», relève Diego Stampa. «Mais cela ne fait pas perdre aux Bâlois l'amour de l'art. J'ai conservé ma clientèle fidèle, peut-être moins friande de m'as-tu-vu.» Aujourd'hui, l'association des galeries réunit quelque vingt adresses dispersées dans une ville privée d'un véritable centre névralgique comparable à la Löwenbräu-Areal de Zurich. **A. Fo.**



# Le rapport privé-public élevé au rang des beaux-arts



**Kunstmuseum, salle des Holbein,** l'une des fiertés bâloises. La cité rhénane possède le premier musée public du monde, ouvert en 1661.

FRED MEYER/REZO

Un mécénat aristocratique hautement soucieux de la chose publique, des liens citoyens fondés sur l'amour de l'art: ces particularités se trouvent-elles menacées ou même vidées de sens? Impossible. La terre tremble peut-être, l'esprit bâlois ne cède pas.

Par Anne Fournier

«Admirez la délicatesse de la peinture!» Ce matin, en salle cinq du premier étage, le Kunstmuseum de Bâle prend des allures d'académie. Sur les murs tapissés d'un bleu de Chine lumineux, des natures mortes, signées d'artistes hollandais du XVIIe, célèbrent les plaisirs simples et quotidiens. Bodo Brinkmann, curateur de l'exposition *La Magie des choses* consacrée aux natures mortes de 1500 à 1800, lunettes et gilet stricts, s'adresse aux médias comme devant un auditoire d'université. Rhétorique zélée et passionnante. L'art se fait exigeant. On semble loin des petits fours, flûtes de champagne et autres *events* qui flattent l'entregent, en marge des expositions.

Le Kunstmuseum de Bâle, auquel est lié le Musée d'art contemporain, trône depuis 1936 à l'extrémité de la rue St. Alban-Graben, proche de l'université. Discret, malgré la majesté de ses murs en pierre grise. Discret, à l'ombre des deux principales banques du pays dont les succursales paraissent les gardiennes immuables de cette rue hôte des trésors de la Bâle humaniste, qui surplombe la populaire Barfüsserplatz. Le destin du Kunstmuseum, premier musée public au monde (1661), abri de chefs-d'œuvre du cubisme et de la Renaissance notamment, occupe depuis quelques mois les esprits de l'intelligentsia bâloise.

La proposition de placer l'institution publique en partie sous la houlette d'une fondation privée a buté sur la résistance du canton, alarmé, semble-t-il, à l'idée que l'argent décide de ce qui s'y passe. La philosophie des lieux est réticente aux shows qui flattent les sponsors et les clients financièrement diligents. Résultat: démission au printemps du président de la commission Alex

Fischer et interrogations sur le futur du royaume. Début septembre, Maja Oeri, héritière de la famille Hoffmann (propriétaire du groupe pharmaceutique Roche) et légataire d'une partie de sa collection, offre les moyens financiers pour l'achat d'une parcelle de terrain, façon d'assurer l'agrandissement des lieux d'ici 2015, sous certaines conditions. En 1999, c'est elle déjà qui avait permis l'acquisition du bâtiment de la Banque nationale contigu. «A Bâle, beaucoup repose sur ce savant rapport entre privé et public. La mission est d'éviter toute relation de dépendance», explique le délégué à la culture Michael Koechlin.

Ces péripéties autour du Kunstmuseum, au même titre que le caractère académique de la présentation de *La Magie des choses*, racontent beaucoup de la Bâle des arts et des musées. Et surtout lèvent le voile sur les défis promis aux collections et aux quarante musées sur lesquels est fondée sa renommée sans fron-

## Acquise par la ville en 1661, la collection de la famille Amerbach forme le noyau du patrimoine du Kunstmuseum

tières. Il lui faut soigner – avec circonspection – les rapports de force entre institutions publiques et privées. Bâle, petite ville de 188 580 habitants, devenue grande grâce à la majesté du Rhin, valse bien souvent entre provincialisme et aspirations internationales. Unique en Suisse, l'engagement des dynasties qui ont fait fortune dans l'industrie chimique et la banque privée a permis la densité de l'offre culturelle. Le Musée des antiquités, le Kunstmuseum, la Fondation

Beyeler ou le Musée Tinguely leur doivent une grande partie de leur rayonnement. Parallèlement, glamour, médias et liasses de dollars font de la ville chaque printemps, grâce à Art Basel, une métropole du contemporain.

De son côté, le canton investit 112 millions de francs par année pour la culture, soit une dépense par habitant qui frise les 580 francs, ce qui le classe parmi les plus généreux. Il estime à quelque cinq millions le montant versé par les mécènes et les sponsors. Cinq des quarante musées sont sous la tutelle de l'Etat qui leur consacre 43 millions de francs. Parallèlement, il assure un service des musées chargé de coordonner le travail de toutes les institutions et d'éditer une plate-forme d'information. Michael Koechlin ne cache pas ses soucis face à un tel avoir: au-delà du coût des œuvres, il faut assumer les frais d'assurances toujours en hausse. «Pour autant, pour rester fidèle à la tradition, la légitimation de la culture doit dépasser l'aspect économique; elle représente un vœu humaniste de formation.»

Ce n'est pas un hasard si le plus vieux musée d'Europe a vu le jour à Bâle. Privé et public, montrent depuis des centaines d'années un même goût pour ce genre d'établissement. Au XVIe siècle, la famille Amerbach, des imprimeurs et juristes imprégnés de pensée humaniste, réunit une collection d'art et une bibliothèque d'une valeur inestimable, acquises par la Ville en 1661 et aujourd'hui noyau de la collection du Kunstmuseum. A Bâle, quand on a de l'argent, on ne le montre pas, si ce n'est pour l'investir dans l'art. Au fil des décennies, les collections s'enrichissent,



**La mécène Maja Oeri,** héritière de la famille Hoffmann, à la rescousse du musée.

secrètes et tenaces par nature. Beaucoup de commentateurs glisseront la remarque: les Bâlois collectionnent comme ils sont, avec discrétion et patience.

Matin frisquet d'automne, rue St. Alban-Graben. Dans cette voie sans ornements ni enseignes tapageuses, loin des constructions d'architectes de renom qui constituent aujourd'hui l'une des fiertés bâloises (Herzog & de Meuron, Renzo Piano, Frank Gehry ou encore Mario Botta), se concentre une forte proportion de ce qui fait la grandeur de la cité. On devine, à l'opposé des banques, le siège de la Fondation Christoph Merian, héritage d'un couple riche du XIXe siècle, entièrement dévoué aux affaires sociales et culturelles de Bâle. «Allez voir la boîte à monnaies de la collection Amerbach, avec ses tiroirs. Voilà une illustration de notre monde muséal, de son abondance et de sa complexité», s'amuse Christoph Heim, responsable de la rubrique culturelle de la *Basler Zeitung*. Une plongée dans l'historique des principales institutions ou collections surprend. Les rapports de

famille marquent le réseau culturel et politique: les mêmes noms apparaissent au Grand Conseil, dans les conseils d'administration de fondation ou dans les commissions de musées.

A Bâle – sur ce point les passionnés aiment se distinguer de l'esprit zurichois jugé plus mercantile –, le goût de rassembler et de répertorier correspond à un idéal d'érudition, complété d'un sens des responsabilités envers la collectivité. Apparu dès le XVIIe siècle, le mécénat est considéré aujourd'hui encore comme un devoir civique, teinté d'un souci d'extrême réserve. Maja Oeri, comme beaucoup d'autres représentants de cette bourgeoisie fortunée, prend le tram. Et rares sont les personnes qui la reconnaissent. Selon *Bilan*, la fortune des familles Hoffmann et Oeri est estimée à 18 milliards de francs. Leur mainmise sur la scène muséale paraît indéniable.

Cette providence s'accompagne d'un risque d'enlèvement, relève Leonard Burckhardt, professeur d'histoire à l'université, ancien député socialiste, engagé dans plusieurs conseils de fondation ou associations d'amis de l'art. Il a fixé rendez-vous en contrebas de la rue St. Alban-Graben, dans le restaurant de la Kunsthal. Cette dernière est ouverte depuis 1872, restaurée par les architectes Miller & Maranta et tournée vers des œuvres d'avant-garde. Son restaurant, centre névralgique à égale distance de la fontaine de Tinguely, du Stadtcasino – salle de concert réputée pour son acoustique – et du Schauspielhaus (le théâtre), est un repaire des gens qui pensent Bâle. «Ici, le besoin d'exploiter les collections à disposition selon une perspective économique semble peu pressant», poursuit Leonard Burck-

Suite en page 30



www.dior.com

# Dior

Monica Bellucci by Tyen



## HYPNOTIC POISON

Dior est mon Poison



## REPORTAGE



Cœur névralgique de la vie bâloise des arts où se regroupent la Kunsthalle, le Kunstmuseum, le Stadtcasino et le Schauspielhaus, entre autres. Au centre, la volée d'escaliers du musée; à droite, l'une de ses façades.

Suite de la page 28

khardt. Un peu comme des parents qui ne veulent pas lâcher leurs enfants. Le goût de l'art est parfois assorti d'un esprit ronchon, imperméable au changement. La polarisation autour de l'identité du lieu s'est ainsi manifestée l'an dernier, lorsque les citoyens ont dit, contre l'avis des milieux politique et culturel, clairement *non* aux plans de l'architecte Zaha Hadid pensés pour redonner éclat au Stadtcasino. La construction prévue aurait envahi plus que nécessaire la Barfüsserplatz, a jugé la majorité.

Alors immobilisme d'aristocrates? Font parfois défaut une politique culturelle cohérente, un art de travailler avec les richesses dont la ville dispose et de les «vendre», analyse un journaliste de la région. Or les grandes entrepri-

ses, globalisation oblige, sont de plus en plus dirigées par des managers étrangers, sans lien fort avec la cité rhénane et son passé humaniste. Comment, dès lors, éveiller leur intérêt pour la sauvegarde d'une tradition? Ces derniers mois, le changement de direction mouvementé à la tête du Musée Tinguely – après l'annonce du départ de Guido Magnaguagno – a rappelé que son propriétaire, la maison Roche, a aussi connu des mutations de responsables et donc d'aspirations culturelles. Les expositions de haute tenue consacrées à Marcel Duchamp ou à Hannah Höch ont poli la réputation du lieu mais aussi pesé dans les caisses. D'où un rappel à l'ordre.

Quoi qu'il en soit, les fondations et les musées continuent de proliférer depuis une quinzaine d'années, d'enrichir cette carte de visite de métropole de l'art, renforcée par le succès d'Art Basel. La meilleure preuve de cet investissement sans limite est donnée, sans doute, par le Schaulager. Maja Oeri a mandaté les vedettes locales et globales Herzog & de Meuron pour la construction d'un entrepôt de luxe destiné à la collection d'art contemporain de la Fondation Emanuel Hoffmann. Le bâtiment, inauguré en 2003, est devenu, à sa manière, l'acteur d'un nouvel élan en matière de gestion culturelle. Dans le quartier encore mal urbanisé du Dreispitz, à la frontière avec Bâle-Campagne, l'édifice sobre, à cinq côtés, cerné d'entreprises, paraît

comme surgi du sol, un écran vidéo géant en guise de perron.

Ici sont entreposées, collectionnées et mises à disposition des spécialistes plusieurs centaines d'œuvres de contemporains «utilisant de nouveaux moyens d'expression, orientés vers le futur et pas encore compris, généralement, dans le présent», selon les vœux de la fondation. Theodora Vischer, directrice du Schau-

lager: «Cette nouvelle forme d'institution s'occupe essentiellement de la conservation professionnelle de la collection. A l'heure actuelle, c'est un devoir qui est devenu urgent avec les formats et les matériaux nouveaux de l'art moderne et contemporain.» Une grande exposition par année offre au public une nouvelle entrée sur l'art dans des espaces gigantesques. La directrice prévient: «Malgré le rôle actuel de certaines œuvres, rôle spectaculaire au niveau commercial, il faut se souvenir qu'à long terme l'art appartient à une culture qui forme l'identité d'une société.» Alors ici on achète sans frénésie une à deux pièces par année, gardant en tête les principes défendus par la créatrice de la fondation, Maja Hoffmann-Stehlin.

### De plus en plus d'entreprises sont dirigées par des managers étrangers sans liens forts avec Bâle et son passé humaniste

Cette ambition d'ouverture,

d'un regard moins provincial, s'entend aussi à l'autre extrémité de la ville, à Riehen, tout proche de la frontière allemande. C'est là que trône l'héritage de l'un des plus grands marchands d'art du XXe siècle, l'ami de Picasso, de Giacometti et de Bacon: Ernst Beyeler, représentant majeur de cette Bâle curieuse et ouverte. Samuel Keller, ex-baron d'Art Basel, a repris la direction du musée de

la Fondation Beyeler, dans son écrin de rêve signé Renzo Piano. Le jeune homme n'hésite pas un instant à placer sa ville sur une scène internationale. «Simplement, il ne faut pas attendre que l'art vienne à soi, il faut le chercher.» Aujourd'hui, la Fondation Beyeler – dont les quelque 200 trésors sont signés d'impressionnistes, comme Van Gogh ou Cézanne, de maîtres de l'art moderne, comme Picasso, Matisse ou Giacometti, et, plus proches, de Pollock, Rothko, Bacon ou encore Anselm Kiefer – est une société par actions d'utilité publique. L'an dernier, le musée a vendu 389 000 entrées, un chiffre record. Ici, la politique de médiation diffère de celle des musées d'Etat: le souci du client, comme pour l'exposition de cet automne consacrée à Venise, est davantage perceptible. Représentations en marge des accrochages, vente des billets sur Internet, soirées-débats. Samuel Keller se profile comme un manager que même

l'esprit bâlois, peu enclin au glamour démonstratif, ne décourage pas. «Bâle n'a rien à envier à Zurich et la frénésie de son marché contemporain. La dynamique entre les différents musées assure la particularité de la scène bâloise.»

En haut, en bas, au centre, à l'extérieur, la création rayonne à Bâle même si l'espace devient rare et la domination des grandes maisons parfois pesante. Quelques scènes off ont germé ces dernières années, à l'image des galeries Vrits ou New Jersey, mais les liens restent, dit-on, plutôt ténus avec la Haute Ecole d'art ou avec les créateurs. De grands défis attendent donc ce milieu. Parmi les projets ambitieux et prometteurs figure la reconversion, proposée depuis plusieurs années déjà, du quartier du Dreispitz, où trône le Schaulager. En 2002, la Fondation Christoph Merian, propriétaire des terrains, avait chargé le bureau Herzog & de Meuron d'élaborer une maquette préfigurant la métamorphose de cette zone de dépôts en une base d'ateliers de création, de formation et de lofts pour salaires bien dodus. A l'image de ce qui s'est fait dans la friche industrielle de Zürich-West, à l'ouest de Zurich. Dans un futur beaucoup plus proche, un autre grand événement se profile, au centre ville celui-ci. L'an prochain, Van Gogh et soixante-dix de ses œuvres sont attendus au Kunstmuseum pour une exposition inédite. Parrainée par une grande banque...



Place de la foire durant Art Basel.

## La puissante Fondation Christoph Merian

Le badaud de la rue St. Alban-Graben ne la remarquera sans doute pas, à quelques dizaines de mètres du pont Wettstein qui surplombe le Rhin. Sur le flanc de la noble bâtisse figure pourtant le portrait d'un couple qui a joué – et joue toujours – un rôle essentiel dans le développement de la ville. Au XIXe siècle, Christoph et Margaretha Merian ont été de riches propriétaires terriens et surtout de grands philanthropes. Leur testament a fait de la Ville de Bâle leur unique héritière. Aujourd'hui, toujours sous le contrôle de la bourgeoisie, la Fondation Christoph Merian met chaque année quelque dix millions de francs au service de la collectivité bâloise. Avec une somme de 300 millions au bilan, elle dispose de 900 hectares de terrain répartis dans cinq cantons. Ses interventions recouvrent trois secteurs: culturel (elle a permis le maintien de la Maison de la littérature et encourage largement les nouveaux médias), social et environnemental. Aujourd'hui, la fondation, qui emploie 120 personnes, s'est donné la prise de risque pour credo. La réalisation du projet Dreispitz figure parmi ses principaux défis; présenté comme une «chirurgie urbaine», il doit donner un élan neuf à la Bâle des arts. **A. Fo.**



Un couple de philanthropes: Christoph et Margaretha Merian-Burckhardt.



## Les cris de la scène off



COURTESY OF NEW JERSEY

Nouvel espace pour les expressions contemporaines: la galerie New Jersey.

Bâle a une lourde réputation de ville endormie une fois le soleil couché ou lorsqu'il s'agit de rencontrer des acteurs de la création. Pourtant, elle lorgne en direction des arts électroniques et des nouveaux médias, avec le festival international Shift lancé en 2007 dans le quartier du Dreispitz (les cordons de la bourse sont tenus par la Fondation Christoph Merian!). Vidéos, films, musique électronique, nouveaux médias, le mélange est explosif et a déjà permis une deuxième édition en octobre de cette année. L'un des partenaires de ce festival est l'espace d'exposition pour nouveaux médias [plug.in], sis depuis 2000 dans un ancien entrepôt servant d'abri antia-

tomique et dédié aux sons et aux images électroniques, non loin du Musée d'art contemporain. Les visiteurs peuvent consulter DVD, CD-ROM, vidéos ou vieilles revues. Côté galeries, plusieurs lieux ont ouvert leurs portes, comme Vrits ou New Jersey, mais les espaces libres, même sur les rives du Rhin, se font rares. Eux seuls peuvent permettre l'émergence d'une nouvelle scène active qui puisse survivre aux côtés des institutions d'Etat et des grands musées privés. Les jeunes créateurs espèrent surtout être accueillis un jour dans la Kunsthalle ou alors dans le Kunsthau du canton voisin, à Bâle-Campagne, dirigé par la jeune Autrichienne Sabine Schaschl. **A. Fo.**

## Theodora Vischer, la grande dame discrète



PICTUREBALE/CLAUDE GIGER

Theodora Vischer, directrice du Schaulager.

Sa réputation d'historienne de l'art est aussi fortement assise que l'édifice qu'elle dirige actuellement, signé Herzog & de Meuron, le Schaulager. Ancienne directrice du Musée d'art contemporain de la ville rhénane, Theodora Vischer, 52 ans, fait partie de ces personnalités culturelles dont la carrière est intimement liée à l'émergence de la scène muséale bâloise. Discrète sous son apparence de petite fille, elle a su donner une identité au Musée d'art contemporain, multipliant les rencontres avec des artistes comme Gary Hill, Matthew Barney ou Robert Gober. En 1999, elle passe six mois à la Tate de Londres, histoire de connaître une autre institution, d'autres manières de travailler. Pourtant, tout ne s'est pas fait sans heurt. En 2000, cette docteur en histoire de l'art est pressentie comme favorite pour reprendre la direction du Kunstmuseum. Soutenue par la Fondation Emanuel Hoffmann, la sœur du conseiller d'Etat libéral de l'époque Ueli Vischer semble invincible. Or, c'est Bernhard Mendes Bürgi, alors à la tête de la Kunsthalle de Zurich, qui est nommé. Theodora Vischer démissionne du Musée d'art contemporain et prend, trois ans plus tard, les rênes du Schaulager. **A. Fo.**

PUBLICITÉ

Félix Vallotton

*La jetée de Honfleur, 1920 (détail)*

ESTIMATION CHF 500'000 - 700'000

Sotheby's

EST. 1744

Art Suisse

VENTE AUX ENCHÈRES LE 26 NOVEMBRE 2008 À ZÜRICH | EXPOSITION À GENÈVE DU 15 AU 17 NOVEMBRE 2008

RENSEIGNEMENTS +41 22 908 4852 | STEPHANIE.SCHLEINING@SOTHEBYS.COM | 13 QUAI DU MONT-BLANC 1201 GENEVE | SOTHEBYS.COM



# «Montres, objets secrets...»

Alfredo Paramico, banquier italien employé à la City, cultive depuis l'adolescence une passion pour des montres. Aujourd'hui, ses préférences vont à des modèles vintage bien particuliers. **Propos recueillis par Florence Gaillard, Londres**

Aux publicitaires en quête de banquier élégant, Alfredo Paramico pourrait bien servir de modèle. Le costume italien impeccable, le cheveu poivre et sel, l'assurance détendue, le visage fin et juvénile, l'accueil chaleureux. Dans un étage de la banque qui l'emploie à la City, la baie vitrée offre un spectacle fascinant d'architecture en métamorphose: une citadelle de grues et d'énormes chantiers, un dédale urbanistique. Ici, l'architecture des affaires, verre et béton, grignote les vieilles briques de l'East London, longtemps artisanal et ouvrier. Alfredo Paramico, à sa manière, porte en

lui ces deux mondes. La finance est son quotidien professionnel. Mais son jardin secret tient dans l'ancien, dans l'artisanal, le petit morceau d'histoire.

L'homme, à la gestuelle volubile comme il se doit, se montre direct, ouvert. Ce qui n'est pas forcément fréquent parmi les collectionneurs. Surtout parmi ceux qui, comme lui, réunissent des objets dont l'acquisition représente des transactions à plusieurs millions de francs. Lui collectionne les montres vintage. Pas n'importe lesquelles. De très belles pièces, majoritairement des Patek Philippe des années 40 et 50. Il aime l'extrême sobriété des belles manufactures, les mécaniques à complications, les modèles rarissimes.

«Porter une montre n'a pas d'intérêt pour moi. Mon plaisir, c'est d'ouvrir mon coffre, puis la boîte, et de contempler»

PUBLICITÉ

[PARTEZ À LA CONQUÊTE DE NOUVEAUX MARCHÉS]

MATHYS  
ESPACES DE COMMUNICATION

EXPOSITION    LOCASTAND    VISUEL    DISPLAY    MULTIMEDIA

Montrez le meilleur de votre entreprise, son savoir-faire et son expertise, dans le plus beau des écrans. Conception et réalisation de stands d'exposition, d'éléments de display modulaires ou pliables, impressions numériques tous formats: professionnels à votre écoute, dotés des équipements de production les plus performants, Mathys donne du volume à vos idées et leur permet de s'exprimer, en toute puissance. Ensemble, créons votre espace de communication. [WWW.MATHYS-SA.CH](http://WWW.MATHYS-SA.CH), VERNIER-GENÈVE

[ ESPACE EXPOSITION ] [ ESPACE LOCASTAND ] [ ESPACE VISUEL ] [ ESPACE DISPLAY ] [ ESPACE MULTIMEDIA ]



Alfredo Paramico, banquier italien de la City, oscille entre son pays d'origine, Londres et Genève, cœur du marché des montres.

**Le Temps:** Comment un enfant de Naples, aujourd'hui âgé de 39 ans, qui vit entre Londres et Milan, s'est-il pris de passion pour ces montres suisses?

**Alfredo Paramico:** Le mot passion est celui qui convient. Je suis fou de ces montres. Je suis fou de la passion même de ces montres. J'essaie de comprendre, de trouver une obscure explication... Pourquoi les montres et pas les voitures ou les maisons? Je viens d'une famille italienne de la classe moyenne, très normale, qui m'a inculqué le sens des valeurs essentielles. Rien qui ne devait conduire à l'univers des montres haut de gamme. Mais tout enfant, je me souviens que j'aimais avoir quelque chose de petit et lourd dans ma poche. Un objet discret, de valeur, connu de moi seul, qui m'apportait un sentiment agréable et joyeux de confiance en moi. Est-ce grave, docteur?

**– Vos montres restent-elles, aujourd'hui, des objets secrets à conserver dans une poche?**

– Dans la poche, non. Mais secrets, oui, en général. Franchement, porter une montre n'a pas d'intérêt pour moi. Quand les gens savent que vous collectionnez les belles montres, ils regardent systématiquement votre poignet. Je n'aime pas ça. Mon plaisir, c'est d'ouvrir mon coffre, puis d'ouvrir la boîte – les boîtes d'origine sont souvent de superbes objets – et de contempler. Mon coffre de montres est avant tout mon musée privé. Que j'ouvre pour moi.



**Patek Philippe réf. 2499 en or rose (premières séries).**

Largement reconnue comme l'un des modèles de montres les plus magistraux, la référence 2499 a considérablement influencé le style de nombre d'horlogers parmi les plus célèbres. Lancée sur le marché en 1950, elle remplaçait la légendaire référence 1518, première des montres-bracelets chronographe à calendrier perpétuel fabriquées en série. Au nombre de quatre en près de 35 ans, celles de la référence 2499 ne comportent que 349 pièces en tout. Issues de la première de ces séries, les montres à quatre boutons carrés offrent la plus belle expression de la proportion jamais conférée à un tel objet. Diamètre du boîtier, chiffres du cadran, aiguilles, poussoirs, tout paraît absolument parfait et d'une pureté du dessin étourdissante. Après plus de 50 ans, elles ont inspiré à Patek Philippe la production actuelle d'un chronographe à calendrier perpétuel (réf. 5970). Aujourd'hui, seules quatre 2499 des premières séries en or rose sont connues. Il s'agit certainement de la plus rare et de la plus appréciée des références Patek Philippe. Un vrai must pour toute collection importante. Entre 1,2 et 1,6 million d'euros.





**Rolex réf. 6202 accompagnée de sa garantie d'origine.**  
Vendue par Serpico Y. Laino, concessionnaire historique de Rolex en Amérique du Sud, elle a été la première montre de sport produite par la manufacture. Acquisée par le collectionneur Alfredo Paramico pour cette raison précisément, il y a dix ans environ.

PHOTOS: ALFREDO PARAMICO



**Patek Philippe réf. 1518 en acier inoxydable.**  
Avec son grand boîtier (35 mm de diamètre) et ses poussoirs carrés, la Patek Philippe 1518, premier chronographe à calendrier perpétuel jamais réalisé par cette manufacture, constitue une étape importante dans l'histoire de la maison. Il s'agit sans doute de l'une des montres les plus raffinées qu'elle ait produites. La série comporte 281 exemplaires fabriqués entre 1942 et 1954, principalement en or jaune et rose. On n'en connaît que quatre en acier inoxydable, dont celle de l'illustration. Réalisée en 1943, durant la Seconde Guerre mondiale, elle est considérée comme le Saint-Graal des montres. La plus recherchée par tout collectionneur et, pour beaucoup, la figure même de La Montre! Environ 2 millions d'euros.

**– Quand avez-vous commencé à acheter?**

– Adolescent, dans le milieu des années quatre-vingt, à Naples. J'avais vu dans une vitrine une Chrono Breitling qui marquait le début d'une nouvelle époque. Elle était bien trop chère pour moi. J'ai alors acheté une Bulova qui coûtait l'équivalent de 300 euros. J'étais très fier. Carrément heureux. C'est à cette époque qu'a commencé à paraître la première revue spécialisée en montres d'Italie. J'en connaissais chaque page. Ensuite, j'ai acheté ma première Rolex. Une Rolex Explorer II, très difficile à trouver. Il y en a eu d'autres, de différentes marques, et puis mes choix se sont affinés. J'ai ainsi, je crois, réuni la plus belle collection de montres Longines, une centaine de pièces. Et finalement, je me suis concentré sur des pièces que je juge au-dessus de toutes les autres.



**Patek Philippe réf. 1518 en or jaune.**  
La beauté de cette montre tient à son état de conservation. Il est exceptionnel qu'une pièce datant des années 40 ait gardé autant de fraîcheur. La valeur d'une telle montre peut s'élever à plus du double de celle d'une pièce analogue mais de qualité moyenne ou médiocre. Entre 230 000 et 450 000 euros.

**– Les Patek Philippe, donc...**

– Oui, c'est de l'art pur. Mes choix portent sur des modèles en acier, or gris ou platine. Jamais d'or jaune! Et sur une époque, les années 1940-1950. Parce que ces montres-là réunissent trois choses: le meilleur design en termes de dimensions et de proportions, les calendriers perpétuels et la couleur blanche. C'est rare.

**– Qu'y a-t-il de si fascinant dans un calendrier perpétuel?**

– Outre la technique, l'idée qu'une montre fabriquée il y a cinquante ans avait prévu le jour d'aujourd'hui, qu'elle le porte en elle depuis la première seconde où elle s'est mise à fonctionner. Symboliquement, cette montre vous dit que vous êtes au bon endroit au bon moment.



**Patek Philippe réf. 570 en or rose, trois tonalités de cadran, chiffres Breguet.**  
La production de la Calatrava, montre Patek Philippe la plus classique, a débuté en 1938 et se poursuit encore aujourd'hui. La Calatrava grand format, référence 570, avec compteur secondes ou trotteuse centrale, a été fabriquée en acier inoxydable, en or jaune, rose et blanc et aussi en platine. Très admirée, la référence 570, qui comporte d'exquis chiffres Breguet, a inspiré la création de l'actuel modèle de Calatrava en platine, référence 5169P. La montre de l'illustration – avec son boîtier en or rose, son cadran en trois tons de rose et ses chiffres Breguet accordés à l'étui d'origine, accompagnée de son certificat Patek Philippe et pourvue d'un bracelet en or rose – est probablement la plus belle 570 jamais apparue sur le marché. Extrêmement élégante, cette montre possède tous les détails typiques qui distinguent le style et la tradition Patek Philippe. Entre 40 000 et 200 000 euros, selon le cadran.

**– Et pourquoi l'acier plutôt que l'or jaune?**

– C'est beau. Et c'est rare. Prenez la 1518, le chronographe de Patek Philippe, produit entre 1941 et 1954. Il en a été fait 281 pièces en or jaune. En acier? Seulement quatre. Qui ne doivent leur existence qu'à la double difficulté, pendant la guerre, de trouver de l'or à travailler puis des clients pour cela. L'acier, considéré comme une matière non noble, était un pis-aller. Résultat: aujourd'hui, le modèle en acier vaut environ six fois le modèle en or.

**– Et donc vous possédez l'un des quatre exemplaires dans votre «musée privé»?**

– C'est bien possible...

**– Quelles sont les qualités requises d'un collectionneur de montres haut de gamme?**

– La patience, la diplomatie. J'ai appris à attendre, à instaurer le climat de confiance nécessaire à celui qui envisage de se défaire de l'objet que vous convoitez. Je peux passer plusieurs années sans rien acheter, par exemple.

**– Les montres vintage que vous recherchez sont suisses. Se trouvent-elles en Suisse?**

– Rarement. Mais c'est en Suisse que s'est écrite leur histoire et qu'ont lieu les ventes aux enchères. C'est à Genève que je retrouve de vrais passionnés, avec qui je peux parler pendant des heures d'un modèle particulier.

**– D'où viennent ces collectionneurs?**

– Des collectionneurs, il en existe beaucoup, mais ceux qui possèdent de petites collections effectivement exceptionnelles sont peu nombreux. L'Italie, où se trouve la majorité d'entre eux, en compte environ dix. Résultat de ce goût italien pour les beaux objets, pour un certain raffinement... Pour le reste, il s'agit surtout de Japonais, particulièrement amateurs de Rolex, et d'Américains.

**– Comment voyez-vous l'avenir de ce marché de l'horlogerie très haut de gamme?**

– Le marché est très haut pour les très belles pièces. Et pourtant, je doute qu'il baisse. Il existe plus de probabilités qu'il explose lorsque les nouveaux collectionneurs, Chinois ou Russes, y viendront. Pour le moment, ces gens n'achètent pas de montres anciennes. Pour eux, ce sont des vieilleries! Ils veulent du neuf, dont la valeur soit instantanément visible. Mais ça changera. Forcément, ça changera. Tant pis, tant mieux? Mes montres vaudront encore plus, mais en acheter de nouvelles sera hors de mes moyens... Tout ce que je sais, c'est que pour rien au monde je vendrai ma 1518 acier à Roman Abramovitch!

**– Même si la sagesse recommande de «ne jamais dire jamais»?**

– J'achète des montres par passion, j'y mets beaucoup de mon argent, mais je n'achète pas dans l'idée de profit. Ce n'est pas mon job. Si je vendais une pièce, ce serait pour une autre, afin d'améliorer ma collection. Je poursuis une logique de collectionneur, pas de spéculateur.

**– Pour acheter quelle pièce, par exemple?**

– Par exemple le chronographe acier Oversize de Patek Philippe, référence 530. Il n'y en a que cinq ou six dont on connaît l'existence. L'un d'entre eux sera vendu aux enchères, chez Christie's, à Genève, dans quelques jours.

**– Vous vous retrouverez donc à Genève parmi d'autres importants collectionneurs. Remarquez-vous un point commun entre vous tous, outre les montres?**

– ... (Il réfléchit longuement). Oui. Il s'agit, dans tous les cas, de grands timides.

Vente aux enchères de montres. Genève, Christie's, Hôtel des Bergues, 17 nov. à 10h, 14h et 17h. www.christies.com

PUBLICITÉ



Un Private Banking exclusif.

Clariden Leu

Forte de sa longue tradition de banque privée suisse, Clariden Leu attache beaucoup d'importance à un style soigné. C'est avec la même exigence exclusive que nous développons des produits de placement novateurs et que nous ajustons nos services financiers sur mesure au plus près de vos attentes et de vos objectifs, grâce à un conseil personnalisé en plusieurs étapes. Parce que Clariden Leu a à cœur de répondre à tout moment à vos besoins. Rencontrons-nous: nous vous exposerons personnellement la recette d'un Private Banking réussi. Appelez-nous au +41 58 205 16 11 (Genève) ou +41 58 205 14 11 (Lausanne).

Zurich, Bâle, Genève, Lausanne, Lugano, Buenos Aires, Dubaï, Hong Kong, Le Caire, Lisbonne, Londres, Monaco, Moscou, Nassau, Oslo, Riga, Singapour

a CREDIT SUISSE GROUP company

www.claridenleu.com



## RENCONTRES

# Collections d'initiales: le bijou contemporain



Collier en étain de Félix Flury.



Collier en fer et graines de cornouiller imaginé par Sophie Bouduban.



Collier «Q» en capsules de bière de Sophie Hanagarth, bague «fleur de zinc» en argent noirci et or gris et boucles d'oreilles en titane et or jaune de Fabrice Schaefer.



Collier en argent sur ruban de soie grise d'Esther Brinkmann, collier en argent de Sophie Hanagarth, bracelet en titane et bague en or et perles de Fabrice Schaefer, boucles d'oreilles en or signées Cathy Chotard.

Bracelet en forme de crevette; collier de perles en cellophane, bagues en silicone... Les bijoux d'auteurs contemporains constituent un marché discret, presque secret.

Rencontre avec trois collectionneuses par passion.

Par Emilie Veillon. Photos: Eddy Mottaz

Au premier coup d'œil, on dirait un rosaire. De plus près, on remarque que les croix ont été remplacées par des fusées et des grenades. Pas étonnant. Cette pièce unique n'est pas issue d'une église, mais de l'imagination de la créatrice suisse de bijoux Aurélie Dellasanta, qui revisite des thèmes comme la mort et la violence, avec humour et poésie. «D'habitude, je n'achète qu'une pièce par artiste, car, dans une collection, il faut avoir une vue d'ensemble. Mais j'admets avoir craqué pour son travail et j'en possède trois», confie Louise Klapisch avec un joli accent britannique.

Dans sa salle de séjour, une vitrine faite sur mesure présente près de cent vingt bijoux d'auteurs choisis minutieusement dans des galeries en Suisse et en Europe, dont le prix varie entre quelques centaines de francs et vingt mille francs environ. Tout autour, tableaux et sculptures témoignent de son passé de collectionneuse d'art contemporain. «J'ai cessé de m'investir dans ce domaine quand j'ai senti qu'il devenait trop mercantile», note cette styliste retraitée qui se souvient très bien de sa rencontre avec le bijou contemporain, il y a quelque dix ans. «C'était comme si je découvrais un langage nouveau. J'ai tout de suite aimé l'inventivité surprenante des créateurs, l'originalité des matériaux et la beauté plastique des pièces.»

Cette autre collectionneuse genevoise, restauratrice de son métier, s'y est intéressée dans les années quatre-vingt, lorsqu'elle a découvert le travail de la créatrice de bijoux Esther Brinkmann, longtemps enseignante à la Haute Ecole d'arts appliqués de Genève. «J'ai eu l'impression de comprendre cette expression artistique. Elle me correspondait, parce qu'elle portait un message, une sorte de manifeste.» Sa première pièce? Une bague de Geneviève Romang formée d'un caillou de 600 grammes soutenu par deux colonnettes en argent, assez emblématique de la ligne qu'elle poursuit. La plupart

des quatre-vingt bijoux contemporains conservés dans des tiroirs près de son lit sont «insolites, provocateurs et à la limite du portable», comme un sautoir qui figure des bijoux de famille, créé par Sophie Hanagarth.

Les matières varient: métal, bois, feutre, pomme de terre, plastique, fer, cuivre, or, bronze ou argent. «J'ai surmonté mon dégoût pour la silicone en achetant une bague pour diversifier ma collection. Je n'aime pas trop la toucher, mais je trouve extraordinaire de voir ce que l'artiste a pu lui faire dire», remarque-t-elle. Cette collectionneuse s'offre quelques pièces par an, réalisées en majorité par des designers suisses émergents, car elle ne peut pas s'offrir les vedettes, comme elle les appelle.

*Tout petit marché de niche, le bijou contemporain exige de l'engagement et du temps pour des investigations systématiques*

Louise Klapisch, quant à elle, consacre quotidiennement du temps pour s'informer sur le sujet en surfant sur Internet ou en visitant des galeries. «Le bijou contemporain exige plus d'engagement que l'art contemporain, car il s'agit d'un marché de niche. Il faut chercher activement», explique la collectionneuse qui cite avec plaisir les noms de créateurs dont elle veut posséder des pièces. «En ce moment, j'acquiers un bijou par artiste issu de la célèbre école de Padoue en Italie, comme Mario Pinton ou Graziano Visintin.» Engagée et curieuse, Louise Klapisch participe systématiquement aux vernissages. Son nom est connu jusque dans des galeries étrangères, comme chez Hélène Porée à Paris où le marché du bijou contemporain peine à se développer aussi vite qu'en Suisse ou dans le reste de l'Europe.

«Une des forces du bijou contemporain vient du fait qu'il est encore épargné par la spéculation et sincèrement aimé par ses collectionneuses», observe Carole Guinard, designer elle-même et pionnière du domaine avec sa galerie Nø, active dans les années quatre-vingt à Lausanne. «Ces personnes obéissent la plupart du temps à un projet rationnel, tiennent compte de la notoriété des créateurs et de leur importance, cherchent à constituer des ensembles cohérents, s'efforcent d'acquiescer des pièces marquantes et tâchent de combler des trous.» Avec elles, une véritable relation se construit, ce qui incite à prospecter pour trouver des pièces susceptibles de les intéresser, souligne le designer Fabrice Schaefer, propriétaire de la galerie Tactile à Genève. Cependant, les démarches méthodiques comme celle de Louise Klapisch restent rares. Il est nettement plus difficile de cerner les attentes de celles qui choi-

sissent par coups de cœur. Avec ces dernières, remarque Fabrice Schaefer, «il faut procéder à la manière du commerçant, en proposant de nouvelles pièces qui répondent à leur goût».

La passion, c'est justement ce qui guide les achats de Louise Klapisch, technicienne en conservation préventive dans un musée, propriétaire de pas moins de sept cents bijoux, antiques, ethnographiques ou de pacotille, parmi lesquels quelque soixante-dix bijoux contemporains. Tous sont répertoriés dans des carnets de notes et rangés quelque part dans la maison. «J'achète en fonction de l'humeur. Ce sont toujours les bijoux qui viennent à moi, comme par destin. Je me défends d'être une collectionneuse, car j'accu-

mule plein de choses sans vraiment réfléchir», lâche-t-elle en caressant le bracelet de jade qu'elle n'a jamais enlevé depuis 1968. «Il faut surtout que l'objet soit portable et que la matière soit solide. Il est inadmissible qu'une bague vous coupe le doigt quand vous la portez. Et j'aurais quelque peine à investir une grosse somme dans un bijou en pomme de terre sous prétexte qu'il s'agit de quelque chose de nouveau», sourit-elle. Les siens, elle les porte chaque jour et chaque nuit.

Ce qui n'est pas le cas pour la restauratrice d'art. Laquelle estime qu'un bijou contemporain appelle une certaine mise en scène. Elle en porte surtout en soirée. «Je les choisis en fonction de la tenue que je mettrai et des gens que je rencontrerai. Parfois, mon choix répond à une intention didactique; je m'imagine que mes interlocuteurs auront envie que je leur explique le travail de tel artiste en particulier.» Quant à Louise Klapisch, pour qu'elle s'orne d'un bijou, il faut d'abord qu'elle l'ait apprivoisé. Pour cela, elle le regarde longuement et le porte quelques heures durant à la maison. Un rituel qui peut durer plus d'une année. Ensuite, elle choisira des occasions bien précises. «Je ne mets pas de bijou contemporain lors de soirées mondaines mais plutôt lors de vernissages. Porter un bijou contemporain, c'est presque faire partie de ce bijou, n'est-ce pas? Dans certains cas, je ne suis pas sûre que le message soit perçu», reconnaît-elle.

Des parures inédites et rares qui ne sont donc ni du goût de tout le monde ni aussi légitimées que les traditionnelles boucles d'oreilles en diamant. Mais se placer en rupture avec l'ornement conventionnel, c'est justement ce qui, à partir des années soixante en Europe du Nord, avait poussé des créateurs à se lancer dans des recherches plastiques et conceptuelles, renouvelant la relation au corps, pour faire du bijou une expression contemporaine.



Collier en métal doré «Angel» d'Aurélie Dellasanta.



Bague de Fabrice Schaefer en or et limaille de fer.



# J.M. WESTON

PARIS

Master Shoemaker  
since 1891



[www.jmweston.com](http://www.jmweston.com)

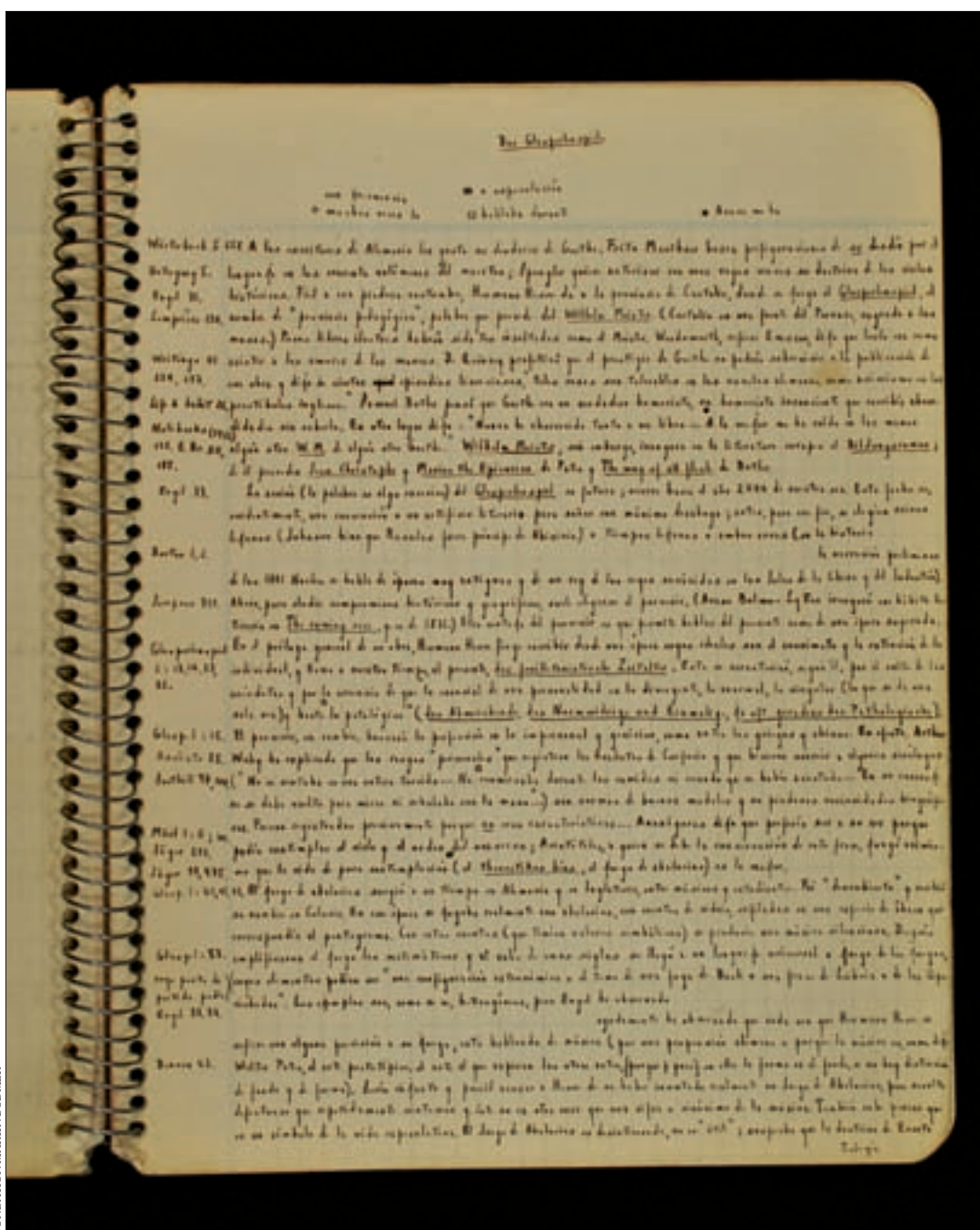
29, rue de la Croix d'Or - 1204 Genève  
Pelikanstrasse 5 - 8001 Zurich

New Graphic line



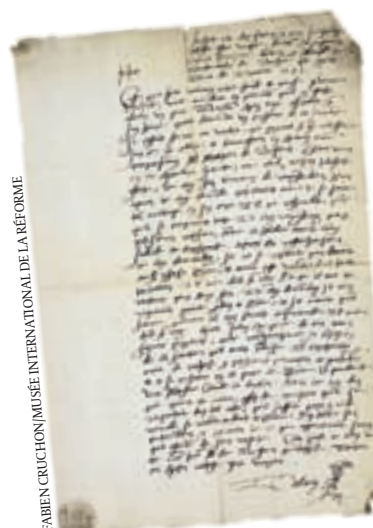
# Autour du manuscrit,

Discret, peu médiatisé par rapport aux turbulences de l'art contemporain, le marché des documents autographes se porte bien. Il atteint même des sommets qu'explique essentiellement la passion des collectionneurs. Par Isabelle Rüf



FONDATION MARTIN BODMER

Essai sur Hermann Hesse. Les manuscrits autographes de l'écrivain argentin **Jorge Luis Borges**, frappé tôt de célébrité, sont rares. Celui-ci fait partie du lot récemment acquis par la Fondation Martin Bodmer au «prix d'ami» de 370 000 francs.

FABRIEN CRUCHON/MUSÉE INTERNATIONAL DE LA RÉFORME  
Lettre de Jean Calvin achetée par le Musée international de la Réforme pour près de 170 000 francs grâce à un groupe de mécènes anonymes.

Plus d'un million d'euros pour les lettres, manuscrits et autres autographes de Jacques Brel: Anne Heilbronn est euphorique. Le 8 octobre à Paris, la directrice du Département des livres et manuscrits chez Sotheby's, a réalisé la vente des «memorabilia» du chanteur belge. Trente ans après sa mort, la collection s'est envolée vers des sommets inespérés: ainsi, quelque cent mille euros pour un lot comprenant les paroles de la chanson *Amsterdam* écrites de sa main. Bien au-delà des pronostics: «Il était difficile d'évaluer le prix des lots, nous sommes ici dans le domaine de l'affectif, de l'irrationnel», note Anne Heilbronn. D'ailleurs, les reliques de Brel ont été acquises en grande partie par des compatriotes. Une belle affaire donc pour Sotheby's et pour les héritiers du pourfendeur de la bourgeoisie, au moment où l'économie virtuelle s'effritait alentour.

Mais un souvenir récent émeut bien plus Anne Heilbronn: la vente, au mois de mai dernier, d'un ensemble de manuscrits d'André Breton comprenant le *Manifeste du surréalisme*, *Poisson*

**Le manuscrit, excellent placement? L'explosion récente des prix semble appuyer ce diagnostic**

soluble et 7 cahiers préparatoires d'écriture automatique. Ce lot a été adjugé 3 600 000 euros, «soit l'enchère la plus élevée pour des manuscrits littéraires». «Pouvoir tenir dans ses mains, même brièvement, un document qui a si profondément bouleversé le XXe siècle, c'est un privilège extraordi-

naire, qui va au-delà de l'enjeu financier», se souvient cette spécialiste des documents autographes. Ce sentiment d'être «au plus près de l'œuvre», ce frisson, c'est ce qui motive les vrais collectionneurs. Le fabuleux ensemble de la Fondation Martin Bodmer à Cologne en est une des illustrations les plus cohérentes: Martin Bodmer, industriel allemand, a réuni en quelques décennies le plus riche ensemble de documents liés à l'écrit, depuis les origines jusqu'au XXe siècle. Inestimable instrument de recherche, la fondation est aujourd'hui largement ouverte au public: dans un cadre conçu par Mario Botta, un parcours permanent retrace l'histoire de l'écriture à travers les siècles et les cultures. Des expositions temporaires accueillent des collections privées. Elles révèlent des passions plus sélectives: les lettres d'amour réunies pour sa fille par Anne-Marie Springer; les écrits érotiques pour Gérard Nordmann; les éditions originales avec envoi de l'auteur pour Jean Bonna...

Le sens des affaires cohabite très bien avec cette relation passionnelle. Le lot André Breton a été acquis par une fondation privée, le Musée des lettres et des manuscrits, ouvert en 2004 à Paris. Son fondateur, Gérard Lhéritier, publie une revue, *Plume*, et gère Aristophil, une société qui réalise des expertises, achète et vend des manuscrits. Un excellent placement, selon Aristophil: l'explosion récente des prix semble appuyer ce diagnostic. Certains objets ont décuplé leur valeur en très peu de temps. Le site [www.aristophil.com](http://www.aristophil.com) donne des évaluations de rendement:

«Claude Monet a une évolution annuelle estimée à 9,62%; Napoléon Ier à 9,61%; Cézanne à 10,86%; Louis XIV à 9,65% et Victor Hugo à 9,92%.» En ces temps d'insécurité, les manuscrits pourraient-ils devenir une valeur refuge? Le *Magazine littéraire* d'octobre juge cet engouement assez significatif pour consacrer quatre pages au marché des manuscrits. Un domaine discret, qui

## Records et vertiges

### Chez Christie's

La maison de vente collectionne des records dans tous les genres. Le plus vertigineux, toutes catégories de manuscrits confondues, est le *Codex Hammer* de **Léonard de Vinci**, acquis par Bill Gates en octobre 1994 pour 30,8 millions de dollars. En mars 2000, *Les Oiseaux d'Amérique*, ouvrage illustré de **Audubon**, se sont vendus à 8,8 millions de dollars, plus haut prix pour un livre. En 1999, *The Rothschild Prayerbook*, livre d'heures enluminé par Simon Bening, datant de 1505, atteint la somme de 8 580 000 livres sterling!

### Chez Sotheby's

En juin 2005, *La Nouvelle Héloïse* de **Jean-Jacques Rousseau** est adjugée 215 000 euros. En mai 2006, les *Lettres de Voltaire* à Catherine II sont adjugées 590 000 euros. Record pour un autographe de l'auteur. En juin 2007, la vente du collectionneur Pierre Leroy, avec un record du monde pour une édition originale de littérature française: *Les Fleurs du mal* de **Charles Baudelaire** dédiées à Eugène Delacroix, adjugées 603 000 euros. On y trouve également des manuscrits exceptionnels de **Chateaubriand** - le premier jet de sa lettre bouleversante sur la mort de sa maîtresse Pauline de Beaumont a triplé son estimation, 324 000 euros; le manuscrit complet de la troisième partie de *La Nouvelle Héloïse* de **Jean-Jacques Rousseau**, 384 000 euros, record pour un autographe de l'auteur.

FONDATION MARTIN BODMER  
«Colloque des oiseaux», du poète persan **Farid al-Din Attar** (vers 1142-1220). Manuscrit du XVIIIe siècle. Collection de la Fondation Martin Bodmer.

En novembre 2007, l'exceptionnelle correspondance de **Saint-Exupéry** à une mystérieuse femme officier dans les Forces Libres stationnées en Algérie, 12 lettres d'amour dont certaines illustrées, adjugées 228 250 euros. Et en décembre 2007, le manuscrit des *Contes de Beedle le Barde*, de **J. K. Rowling**, la créatrice d'Harry Potter, a été adjugé à 2,7 millions d'euros! En mai 2008: le *Manifeste du surréalisme*, *Poisson soluble* et 7 cahiers préparatoires d'écriture automatique, d'**André Breton**, ensemble adjugé 3 600 000 euros, soit l'enchère la plus élevée pour des manuscrits littéraires. **I. R.**

n'atteint pas les vertiges de l'art contemporain, assez important cependant pour entretenir un réseau de libraires spécialisés.

La recherche d'un placement sûr n'est de loin pas la motivation principale des collectionneurs, rectifie Thomas Venning, directeur du Département des manuscrits chez Christie's. On ne peut en tracer de portrait type: ils opèrent plutôt par engouement pour un domaine précis - lettres d'amour, documents érotiques, figures historiques, etc. Rares sont ceux qui, comme Martin Bodmer, se sont intéressés à toutes les époques et à toutes les manifestations de l'écrit. «Le collectionneur est une figure secrète, qui se tient loin des regards, et

**«Le collectionneur est une figure secrète; il laisse le plus souvent aux marchands le soin de négocier pour lui»**

laisse le plus souvent aux marchands le soin de négocier pour lui», affirme Jacques Quentin, libraire antiquaire à Genève et à Paris, expert auprès de nombreuses institutions, organes de vente et universités. Ce grand connaisseur ne tient pas boutique: il vend par catalogue et reçoit sur rendez-vous. Cette discrétion est indispensable dans un milieu où les connaisseurs sont aux aguets. Les prix flamberaient à la vue d'un acheteur célèbre: «Jamais Martin Bodmer ne se serait montré dans une salle des ventes. Pas plus que Jean Bonna qui possède d'inestimables éditions originales.»

Martin Bodmer pourrait-il rassembler ses trésors aujourd'hui? Le marché s'est beaucoup raréfié. L'arrivée d'amateurs chinois ou russes fait grimper les prix. Les universités américaines, férues de génétique textuelle, sont avides de textes autographes et bien pourvus financièrement. Ce qui ne fait pas l'affaire des institutions publiques, incapables de suivre à ces hauteurs. Pour Charles Méla, directeur de la Fondation Martin Bodmer, cette inflation est un réel problème: pour qu'elle reste vivante, il doit renouveler la collection héritée du fondateur. Il est impératif de compléter ce qui concerne le XXe siècle. L'acquisition, en septembre, d'un lot de manuscrits de Borges, compre-

nant le cahier autographe de la première nouvelle du recueil *Ficciones*, n'a pu se faire que grâce à quelques mécènes généreux. En 2002, ce sont ces amis, souvent collectionneurs eux-mêmes, qui ont permis l'acquisition des envois placards de *A la recherche du temps perdu*, avec les corrections de la main de Proust. Mais d'autres trésors échappent à la fondation, faute de moyens: ainsi le manuscrit mythique de *On the road* de Jack Kerouac.

Confronté aux mêmes difficultés, l'Etat français a trouvé le moyen de garder les documents précieux sur le territoire: s'il ne peut exercer son droit de préemption, faute de moyens, il déclare l'objet trésor national. Et ce trésor a besoin d'un certificat très difficile à obtenir pour franchir les frontières. Les grandes maisons comme Sotheby's et Christie's tien-

nent à garder de bonnes relations avec les institutions d'Etat, leurs concurrentes. Ainsi, souligne Anne Heilbronn, «Sotheby's s'est récemment porté mécène auprès de la Bibliothèque nationale de France dans sa récente acquisition du Proust de la comtesse de Chevigné».

A Genève, le tout nouveau Musée international de la Réforme (MIR) doit aussi à de généreux amis d'avoir pu acquérir une précieuse lettre de Calvin. Le réformateur y développe des vœux indulgents sur le suicide. L'odyssée de cette missive, si importante du point de vue théologique, historique et humain, est un roman en soi: volée aux Archives de la ville de Genève au XIXe siècle, perdue, retrouvée, elle est mise aux enchères chez Christie's lors de la vente d'une succession où elle atteint 170 000 francs. Elle revient finalement à Genève, après un accord complexe entre le MIR et les Archives, et sera le clou d'une exposition autour de Calvin. «Les visiteurs sont très sensibles aux autographes, s'enthousiasme Isabelle Graesslé, directrice du MIR. C'est comme si la personne venait de poser la plume: cela rapproche d'une histoire éloignée, abstraite. C'est émouvant de lire une lettre d'amour de Coligny à sa femme, écrite la veille de sa mort, même si ce qu'il lui dit n'est pas très original.»



# passions et belles affaires

Tout comme touche ce rarissime autographe de Louis XIV, lettre intime adressée à sa belle-sœur Henriette d'Angleterre: Jean-Paul Barbier-Mueller la met en vente avec sa bibliothèque historique du XVIe au XVIIIe siècle, pour se concentrer sur d'autres domaines. «Parfois, un collectionneur a le sentiment de stagner, dit Anne Heilbronn; il remet donc ses trésors sur le marché, ce qui crée un appel d'air.» Mais la plupart des découvertes aujourd'hui proviennent de successions. Thomas Venning évoque la somptueuse collection de lettres d'Albin Schramm, trouvée dans la buanderie du banquier autrichien, à sa mort en 2005 à Lausanne. Isabelle Graeslé est persuadée que des trésors dorment encore dans les greniers des familles protestantes de Suisse romande. Il lui en parvient parfois, tel ce *Liber amicorum* apporté par un donateur. Un jeune Genevois, envoyé en ambassade à Wittenberg, fit signer cet album à Luther et à ses proches. Un document qui en dit long sur les relations entre calvinistes et luthériens.

Jacques Quentin insiste sur l'importance de l'aspect «muséal» des documents. Pour frapper l'imagination des visiteurs, un manuscrit doit raconter une histoire, témoigner du travail. «Longtemps je me suis couché de bonne heure»: voir cet incipit imprimé puis biffé de la main de



A. ET G. ZIMMERMANN-GENÈVE



FONDATION MARTIN BODMER

«Le Mortifiement de vaine plaisance», de René d'Anjou. Manuscrit à peintures acquis par Martin Bodmer en 1951.

Ci-contre: «La Vie des Saints ou Légende dorée», de Jacques de Voragine. Enluminure représentant le Jugement dernier. Ce manuscrit enluminé du XIVe siècle se trouve actuellement disponible dans le catalogue du libraire antiquaire genevois Jacques Quentin, au prix de 600 000 euros.

Proust et remplacé par «Pendant bien des années, le soir, quand je venais de me coucher...» pour être ensuite rétabli, procure un léger vertige! Et donne du grain à moudre aux chercheurs en génétique textuelle qui traquent le repentir à la loupe. Une science menacée par la généralisation de l'ordinateur chez les écrivains contemporains.

Pour éveiller l'intérêt du public, un document autographe doit donc être émouvant – le rouleau des *Cent vingt journées de Sodome*, écrit en prison, dissimulé dans une canne, rescapé de la destruction de la Bastille. Ou émerveiller par sa beauté: la vogue des manuscrits enluminés s'explique par leur rareté, leur évident intérêt du point de vue de l'histoire de l'art, mais aussi par leur esthétique, souligne Jacques Quentin. A son catalogue, un exemplaire du XIVe siècle de la *Légende dorée* de Jacques de Voragine figure à 600 000 euros. Bibles, livres d'heures, codex et autres documents illustrés font d'ailleurs l'objet de départements particuliers, menés par des spécialistes, tant chez Christie's que chez Sotheby's.

Ce qui fait le prix d'un autographe? Son ancienneté, bien sûr, et sa rareté, deux qualités qui vont souvent ensemble; son degré de conservation; la cote de l'écrivain (pour le XXe siècle, Kafka, Joyce, Proust sont au sommet des estimations). Enfin, il émane une aura due à son contexte humain:

Jacques Quentin évoque un des rares exemplaires conservés de l'édition originale d'*Une Saison en enfer*. Une édition rarissime, car jamais payée par l'auteur, donc détruite en grande partie! Rimbaud a sobrement dédicacé un des exemplaires en sa possession «A Verlaine». Son ami était alors en prison, à la suite des coups de feu tirés lors d'une de leurs disputes, en Belgique. Ou ce «carcelaire», où Verlaine, toujours lui, écrit ses poèmes, un manuscrit daté de son entrée et de sa sortie de prison, une des grandes émotions d'Anne Heilbronn.

## Adieu au frisson

Collectionner les manuscrits au XXe siècle, un passe-temps de milliardaire ou un jeu de spéculateur? Jacques Quentin, libraire antiquaire et expert international sis à Genève, s'inscrit en faux: qui sait regarder trouve encore de très jolis documents pour quelques centaines d'euros.

On peut aussi se consoler avec des fac-similés de très bonne qualité, particulièrement dans le domaine des enluminures. Il existe des éditions de manuscrits d'écrivains, les carnets de travail de Flaubert ou de Zola, par exemple. Ils permettent de percevoir la fabrique de l'œuvre, mais adieu au frisson face à la présence réelle de l'auteur! **I. R.**

PUBLICITE

LES SUISSES: LEUR BON GOÛT EST ENCORE PLUS FIABLE QUE LEURS MONTRES.

Nouveau. Finessa de Suchard.



# Le «design art» fait sa percée

Foires. Ventes aux enchères. Galeries. Le «design art» se profile sur le marché et perche tout à proximité de l'art contemporain. Les collectionneurs d'objets exclusifs s'animent. Et les adresses qui s'y consacrent commencent à surgir.

Par Emilie Veillon

Un hangar plein de meubles dans la campagne genevoise. Des bancs en bois qui ressemblent à des chaises. Une table à caractère hybride façonnée à l'aide de couches de marbre noir et de plexiglas translucide. Cette vaste halle rénovée et transformée par Frédéric Ormond, 30 ans, passionné d'art et de luxe, est devenue depuis peu le premier écrin du *design art* en Suisse romande.

Contrairement aux meubles dont on s'entoure quotidiennement, ceux que présente cette galerie atypique possèdent un statut analogue aux œuvres d'art et sont convoités par des collectionneurs prêts à débours des sommes exorbitantes pour les acquérir. Il n'empêche que l'on peut les utiliser pour manger ou s'y asseoir. S'ils sont toujours considérés comme des meubles fonctionnels, comment se fait-il que leur valeur s'apprécie de la même manière que pour celle des toiles ou des sculptures? Parce que, mis à part leur nom – lampe, table, chaise –, tout les distingue d'un meuble issu de la production industrielle classique.

Le *design art* désigne des objets édités en séries limitées, réalisés souvent artisanalement à l'aide de matériaux nobles. «Il répond au projet de créer quelque chose de plus conceptuel, libéré des contraintes de la production industrielle. S'ouvre alors un champ d'expérimentation quasiment infini, en termes de formes, de matériaux et de procédés aussi bien industriels qu'artisans», explique le designer indépendant Frédéric Dedelley. Lui-même expose actuellement des tables géométriques en Sagex recouvertes de résine intitulées *Deeply Superficial Objects* («Objets profondément superficiels») dans la galerie Franziska Kessler.

Si le *design art* est apparu à la fin des années quatre-vingt-dix, notamment sous l'impulsion de maisons de ventes prestigieuses ou de marchands précurseurs, comme Didier Krzentowski de la Galerie Kreo à Paris, son développement en Suisse est plus récent. L'installation de la foire Design Miami/ à Bâle depuis 2006 constitue le fort indice

«Le «design art» répond au projet de créer quelque chose de plus conceptuel, libéré des contraintes de la production industrielle»

que le terrain helvétique serait potentiellement favorable. Présentant l'engouement des connaisseurs, Franziska Kessler ouvre en mai 2007 un espace d'exposition à Zurich qu'elle conçoit comme une plate-forme de promotion d'objets et de meubles édités en pièces limitées, dont elle finance la production.

«La plupart du temps, c'est l'intuition qui guide mes choix, explique la galeriste. J'aime que le designer et son univers racontent une histoire. L'innovation, le côté tactile des matériaux comptent beaucoup aussi; c'est le cas, par exemple, de cette commode entièrement recouverte de cordes de coton signée par Christian Astuguevieille», note Franziska Kessler. Inaugurée quelques mois plus tard dans la même ville par un passionné, Raniero Addorisio de



Frédéric Ormond, historien de l'art, et Francis Chabloz, designer, animateurs de la toute nouvelle Galerie Ormond à Genève. **Galerie Ormond**, rue des Bains 21. [www.ormond-editions.com](http://www.ormond-editions.com)

## dans les galeries suisses

Feo, la galerie Temporary Addorisio consacre une partie de son espace au mobilier vintage. Dans l'autre, dédiée au *design art*, elle présente en ce moment une lampe et des tables créés exclusivement pour l'occasion par le designer suisse Jörg Boner. «Je tiens à mélanger les genres et les périodes afin de disposer d'une vue d'ensemble et questionner l'évolution du design contemporain. Je veux aussi présenter des travaux expérimentaux, l'inverse des produits diffusés sur les autoroutes de la grande distribution», précise le galeriste.

L'envie de questionner la matière, la forme et la fonction se retrouve aussi chez Frédéric Ormond, historien de l'art, et Francis Chabloz, designer, qui inaugureront à la mi-novembre la Galerie Ormond à Genève, avec une dizaine de meubles imaginés par le designer hollandais Richard Hutten. «Nous suivons la thématique de l'assise avec des réinterprétations de certains classiques, comme la fameuse *Table-Chair* de Hutten que nous produirons à la demande des clients. Ils pourront suivre les étapes de fabrication sur notre site internet», s'enthousiasment les associés. En complément, ils exposent

régulièrement leurs pièces dans une halle agricole, afin de les mettre en scène dans un contexte original et brut. Et prévoient d'organiser des conférences et des rencontres régulières avec de grands noms de la branche.

Le *design art* séduit aussi galeristes et marchands d'art contemporain qui inscrivent des présentations spéciales de mobilier à leur programme, parallèlement à leurs expositions d'artistes. Ainsi, jusqu'à la fin 2009, la galerie genevoise Mitterrand+Cramer donne la priorité au *design art* dans son espace. «Nous espérons attirer certains des dix meilleurs designers suisses et internationaux du moment, comme Marcel Wanders, Studio Job, Atelier Oi ou Tom Dixon, et profiter aussi de la quasi-absence de vraie concurrence dans le domaine du design de la part des galeries d'art contemporain suisses», projette Edward Mitterrand. Une démarche un peu différente des autres adresses suisses, puisque Mitterrand+Cramer propose certaines pièces emblématiques du *design art*, comme le *Cartoon Chair*, ce fauteuil recouvert de peluches à l'effigie de Mic-

key et Minnie, des frères Campana, en plus des meubles conçus exclusivement pour la galerie par les designers.

Pour Christian Brändle, directeur du Museum für Gestaltung de Zurich, la tendance du *design art*, excellente en soi, témoigne d'une conscience croissante du fait que le créateur de meubles possède une identité. «Un vide-poche peut fonctionner, mais il peut être beau en plus et avoir été imaginé par des auteurs de renom, comme les Hollandais de Droog Design. Nous sommes entourés de design anonyme; or il est important de mettre un nom, un visage derrière un objet», remarque cet observateur des tendances. Néanmoins, il condamne les pièces de *design art* dont la valeur expérimentale s'absente au profit du luxe et de l'image. «Certains designers et marchands passent par le marché beaucoup trop chaud de l'art. Du coup, la création, l'achat et la vente sont conduits par la motivation financière. On ne s'intéresse plus au contenu ni à la vertu de l'objet, mais à sa forme brute et au côté glamour de l'auteur. On va même jusqu'à l'envisager comme un objet de spéculation.»

«Nous sommes entourés de design anonyme; or il est important de mettre un nom, un visage derrière un objet»

key et Minnie, des frères Campana, en plus des meubles conçus exclusivement pour la galerie par les designers.



McCANN



*Nespresso. What else?*



A suivre sur [www.nespresso-whatelse.com](http://www.nespresso-whatelse.com)

**NESPRESSO**<sup>®</sup>  
Le café corps et âme



## VITRINES

# Galleries: objets choisis

Quatre galeries présentent deux des pièces caractéristiques du «design art» qu'elles défendent et vendent. **Par Emilie Veillon**

## Richard Hutten. «Constructionless Chair»

### Design caustique

Éditée à 20 exemplaires. Prix autour de 25 000 francs.

Membre du collectif néerlandais Droog Design depuis 1993 et l'un de ses piliers, Richard Hutten a longtemps prôné un design caustique, voire politique, dont *The Cross*, ensemble de chaises et de tables en forme de croix, donne l'exemple. Pour inaugurer la Galerie Ormond, ses animateurs proposent une dizaine de ses pièces. Dont la *Constructionless Chair* («Chaise non construite») en polypropylène, réalisée selon un procédé de roto moulage, qui les a particulièrement intéressés, car s'y manifeste la volonté du designer de ne pas contrôler le processus de fabrication dans son entier. Non maîtrisées, les éclaboussures étalées sur la surface de la chaise accentuent son caractère unique.



GALERIE ORMOND

## Richard Hutten. «Sexy Relaxy»

### Siège poli

Éditée à huit exemplaires. Prix autour de 40 000 francs.



GALERIE ORMOND

Représentatif d'une approche réflexive et conceptuelle, le fauteuil *Sexy Relaxy* dont la forme reconduit l'écartement des jambes, est exécuté en aluminium poli. La pièce présentée est la dernière d'une série désormais épuisée.

Genève, **Galerie Ormond**, rue des Bains 21. [www.ormond-editions.com](http://www.ormond-editions.com)

## Jörg Boner. «Sans titre»

### Chapeau de magicien

Éditée à trois exemplaires. Prix: 1900 francs.

Depuis 2001, le designer suisse Jörg Boner explore des champs multiples, de la conception de meubles à l'aménagement d'espaces publics. Souvent, ses objets surprennent au premier abord, comme la lampe à suspension en verre acrylique, cuivre et cuir, conçue pour Temporary Addoriso. Le galeriste a apprécié cette pièce pour sa silhouette en forme de chapeau de magicien, insolite et totalement inédite.



MILO KELLER



MILO KELLER

Zurich, **galerie Temporary Addoriso**, St. Jakobstrasse 59. [www.temporary-addoriso.ch](http://www.temporary-addoriso.ch)

## Jörg Boner. «Universal Table»

### Robuste et fine

Éditée en deux séries de dix exemplaires chacune. Prix entre 1200 et 1450 francs.



MILO KELLER

Créée pour Temporary Addoriso, l'*Universal Table*, entièrement métallique, existe en deux formats. Multifonctionnelle, sa version basse peut tout aussi bien servir de table de nuit que d'assise. Le galeriste Raniero Addoriso de Feo l'a retenue pour le contraste entre son aspect robuste et la finesse de son matériau. Mais aussi pour la composition unique de la matière et du coloris.



Chivas Regal  
18Y<sup>o</sup>



CHIVAS

PLEASE DRINK RESPONSIBLY



## VITRINES

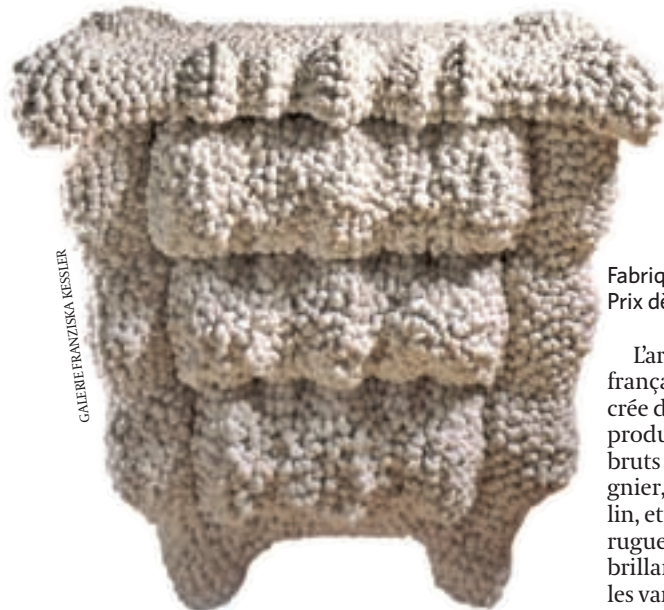


DANIEL KESSLER

Zurich, **galerie Franziska Kessler**, Neumarkt 11. [www.franziskakessler.com](http://www.franziskakessler.com)

## Christian Astugueville. «Sans titre»

## Matériaux bruts



GALERIE FRANZISKA KESSLER

Fabriqué sur demande.  
Prix dès 20 000 francs.

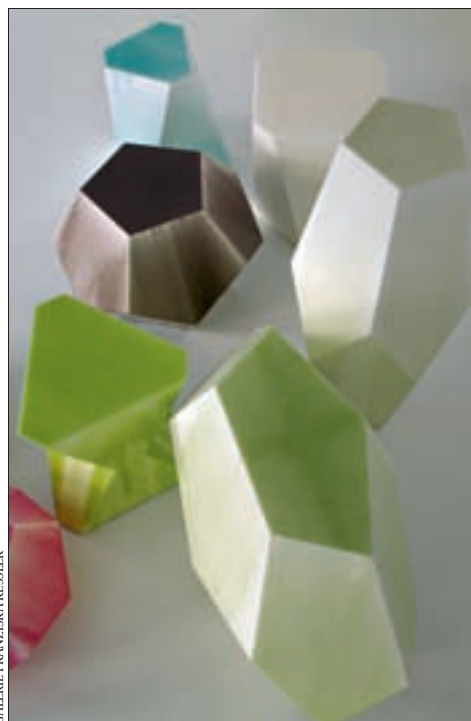
L'artiste, plasticien et designer français Christian Astugueville crée des meubles d'allure hybride, produits à l'aide de matériaux bruts naturels, tels que le châtaignier, la corde de chanvre ou le lin, et joue des contrastes, tels que rugueux et doux, lisse et en relief, brillant et mat, multipliant ainsi les variantes.

## Frédéric Dedelley. «Deeply Superficial Objects»

## Géométries plastiques

Quinze formes géométriques éditées chacune à cinq exemplaires.  
Prix entre 1600 et 2700 francs.

Designer suisse polyvalent, Frédéric Dedelley se trouve à l'aise autant dans la conception d'objets que dans celle d'architectures d'intérieur. Sa série de meubles d'appoint *Deeply Superficial Objects* a été imaginée pour la galeriste Franziska Kessler exclusivement. Laquelle apprécie ces consoles en Sagex recouvertes à la main de résine, représentatives d'une alliance entre techniques industrielles et artisanales caractéristique du *design art*.



GALERIE FRANZISKA KESSLER

## Studio Job. Coffre «Perished Chest»

## Etranges visions

Edité à trois exemplaires. Prix: environ 30 000 francs.

Studio Job, formé par le duo belgo-hollandais Job Smeets et Nynke Tynagel, bouscule les normes du design avec des objets spectaculaires et des motifs éfrayants, à contre-courant du mobilier froid et lisse prédominant. Ainsi cette marqueterie de mobilier du XVIIe siècle étrange et raffinée qui orne de visions de fin du monde ce coffre et ce paravent en ébène de Macassar et érable contemporain.



GALERIE MITTERRAND+CRAMER



CLAUDE CORTINOVIS

Genève, **galerie Mitterrand+Cramer**, rue des Bains 52. [www.mitterrand-cramer.com](http://www.mitterrand-cramer.com)

## Marcel Wanders. «One Minute Sculpture»

## L'or et la boue

Pièces uniques. Prix entre 800 et 2000 francs.

Le Néerlandais Marcel Wanders est devenu, grâce à des créations impertinentes, comme la *Knotted Chair* en macramé produite par Droog Design, l'un des designers les plus influents du moment. En 2000, afin de soutenir la création originale, il fonde la société Moooi dont la lampe-cheval grandeur nature est devenue l'emblème. Avec *One Minute Sculpture*, il brouille la frontière entre art et design. C'est qu'apprécie le galeriste Edward Mitterrand: cette sculpture à l'apparence lourde et métallique a été réalisée en moins d'une minute, à l'aide d'argile légère, trempée ensuite dans un bain d'or.



MARCEL WANDERS-STUDIO





# CARAN d'ACHE

OF SWITZERLAND

## *Perles*

DE CARAN D'ACHE

• Harvest Collection

**Perles de Caran d'Ache, quand la Haute Ecriture rencontre la Haute Joaillerie**

Variation autour de la perle Akoya du Japon, la Collection Harvest rend hommage au raffinement et à la distinction féminine. Récoltées une fois par an, les perles Akoya dévoilent le secret de leur orient dans le reflet platine d'une ligne d'instruments d'écriture, ponctuée de diamants. Ces bijoux de stylos s'accompagnent de petite maroquinerie et d'une sélection raffinée d'accessoires de bureau.



## MUSÉE



Fernando Sanchez Castillo, «Nous sommes tous indésirables», 2006, ampoules et cadre métallique, 300 x 500 cm. Collection du Mudam.

COLLECTION MUDAM LUXEMBOURG/PHOTO: CHRISTIAN ASCHMAN

MUDAM LUXEMBOURG/PHOTO: P. O. DESCHAMPS, AGENCE VU



Posé par leoh Ming Pei sur une muraille des fortifications de Luxembourg, le Musée d'art moderne regarde d'un côté les clochers de la vieille cité et, de l'autre, tient tête aux massives constructions contemporaines du plateau du Kirchberg.

# Construire une collection muséale,

REGEN PROJECTS, LOS ANGELES & THOMAS DANE GALLERY, LONDON/PHOTO: ANDRES LEJONA/PRO LITTERIS 2008



Aspect de l'exposition «Glenn Ligon: Some Changes» présentée en 2007 au Mudam. «The Period», 2006, néon et peinture, 30 x 457 cm.

Quel est ce pays tout petit et plurilingue, protégé par sa position géographique, dont les banques et sa législation financière font la prospérité? Retenez la réponse qui vient à l'esprit, car ce pays-là n'est pas la Suisse mais le Luxembourg, membre fondateur de l'Union européenne. Doté d'une minuscule capitale historique (87 000 habitants dont plus de 63% d'étrangers) ceinturée de fortifications construites par Vauban. Or, depuis une vingtaine d'années, la ville de Luxembourg s'étend hors murailles, sur le plateau du Kirchberg où se dressent les établissements mastodontes qui font la richesse du Grand-Duché. Auprès desquels a aussi surgi l'élégante Philharmonie tout en fines colonnettes de Christian de Portzamparc. Et, tout à côté, le Musée d'art moderne du Luxembourg, le Mudam, œuvre de l'architecte sino-américain leoh Ming Pei.

Car il ne suffit pas d'attirer les entreprises, encore faut-il retenir leurs collaborateurs et ceux des nombreuses institutions européennes implantées au Luxembourg. Doù un soin particulier apporté aux restaurations de bâtiments anciens, transformés pour nombre d'entre eux en espa-

ces socioculturels; d'où la construction des équipements artistiques qui faisaient défaut. Manquait à côté du Musée national situé dans la vieille ville, un musée pour les beaux-arts que les autorités luxembourgeoises, peu au fait des arts visuels, voyaient, en toute naïveté, peuplé d'œuvres modernes. C'était sans compter avec les prix qu'atteignent aujourd'hui les travaux de la période qui va, par convention, de l'impressionnisme à l'art d'après-guerre, lorsqu'ils sont de qualité. Et c'était sans compter avec Marie-Claude Beaud, la directrice choisie pour piloter l'institution en chantier, puis pour animer le musée.

Il n'a fallu pas moins que cette forte personnalité et l'une des plus expérimentées qui soient, pour affronter cette difficile situation: des interlocuteurs politiques peu préparés; un projet à la fois minusculement local et d'ambition internationale; une collection et un public à constituer de toutes pièces; une position très périphérique par rapport aux grands itinéraires de l'art. Mais Marie-Claude Beaud en a vu d'autres. Française mais pas Parisienne, tient-elle à souligner, elle a grandi à Besançon et conserve de nombreux liens avec la Suisse romande proche. Après avoir pris la tête du Musée de peinture et de sculpture de Grenoble puis celle des Musées de Toulon, elle se lance dans l'aventure de la Fondation Cartier. Auprès de Jean Nouvel, chargé de construire le siège parisien actuel, Marie-Claude Beaud fait ses armes dans cette délicate tâche: négocier un projet de musée avec un architecte de grande envergure et suivre pas à pas le chantier. D'autres situations analogues l'attendent lorsque, directrice de l'American Center de Paris, elle traitera avec Frank Gehry et, directrice du futur Mudam dès 2000, elle travaillera pas à pas avec leoh Ming Pei.

De son propre aveu, l'architecte du Grand Louvre, presque nonagénaire au moment de l'inauguration du Mudam en juillet 2006, n'est ni versé en art contemporain, ni vraiment amateur de cette expression. C'est pourtant bien un Musée d'art contemporain des plus pointus – en dépit de son nom – que celui qu'il a construit et posé sur un vestige de fortification pour le Grand-Duché du Luxembourg. En revanche, Marie-Claude Beaud possède une vaste expérience du domaine,



Marie-Claude Beaud, directrice du Musée d'art moderne de Luxembourg.

des intuitions fortes et documentées ainsi qu'un très vaste réseau de contacts dans les milieux de l'art. Son métier, elle le conçoit comme un travail avec les artistes et au service de la création. Pour le Mudam, elle refuse les partis pris. La constitution de la collection ne résulte pas d'une chasse aux œuvres mais

*«J'ai, d'abord et avant tout, construit la collection avec les œuvres commandées dans le cadre d'expositions»*

d'une exploration et d'une élaboration entreprises longtemps avant l'ouverture. «J'ai, d'abord et avant tout, construit l'édifice avec les œuvres commandées dans le cadre d'expositions», explique-t-elle. Son musée dispose d'un budget annuel de 600 000 euros pour les commandes et achats, ce qui lui pa-

rait insuffisant. En revanche, cette somme se trouve fixée dans la loi, ce qui représente une assurance. Au démarrage, elle a reçu un petit ensemble de 80 œuvres achetées par le Fonds culturel national. Il comprend des signatures de choix: Cindy Sherman, Andreas Gursky, Richard Deacon, Tony Cragg, le couple Bernd et Hilla Becher. Ces œuvres impriment un premier mouvement à partir duquel elle poursuit: «En essayant d'être un peu plus européenne sans m'interdire d'être internationale, en maintenant le meilleur rapport possible entre poésie et rationalité.» Surtout, elle ne s'interdit ni la mode, ni le design, ni le graphisme, ni la vidéo, ni le film, ni les nouvelles technologies: «Les artistes poussent à ça, non?»

La collection suit le parcours des expositions, de sorte qu'en

PUBLICITÉ

## AMIR RASTY ET FILLES

TAPIS D'ORIENT

Nettoyages - Expertises - Echanges

Le Prestige du Tapis d'Orient depuis 35 ans

Exposition de 10'000 tapis sur 4 étages

Tél. 022 321 34 77

4, rue de Hesse, angle 30 bd Georges-Favon  
1204 Genève

[www.amir-rasty.ch](http://www.amir-rasty.ch) / [info@amir-rasty.ch](mailto:info@amir-rasty.ch)

Ouverture de 9h à 12h et de 13h30 à 18h30, samedi de 9h à 17h sans interruption, lundi matin fermé

TABRIZ fin  
Laine et soie, Iran  
155x103  
Fr. 2'610.-

MOHTACHEM  
202x150  
Fr. 1'830.-





Aspect de l'exposition «Guest House 07». «K-Bench», mobilier modulable, design **Charles Kaisin**, 2007, installation in situ.

COLLECTION MUDAM/PHOTO: ANDRÉS LEJONA/PRO LITTERIS 2008



«The Net», œuvre de **Cai Guo-Qiang** présentée lors de l'exposition inaugurale «Eldorado», 2002, parc, volière, ordinateur portable, flèche de bambou doré et corde, dimensions variables.

COLLECTION MUDAM LUXEMBOURG/PHOTO: RÉMI VILLAGGI/PRO LITTERIS 2008

# l'expérience du Luxembourg

huit ans le Mudam est devenu propriétaire de quelque 300 œuvres d'environ 230 artistes. Auxquelles s'ajoutent quelques dépôts de longue durée. Souvent l'acquisition intervient après de longs échanges, comme avec Pascal Convert ou Rémy Zaugg. Marie-Claude Beaud s'est assuré les conseils d'un comité scientifique de haut niveau, histoire de bénéficier de points de vue et de sensibilités autres. Jamais elle n'a acheté à des prix démesurés. «Pas question de participer à la flambée actuelle. Il est indispensable de se donner des limites. Et de savoir acheter avant que la cote des artistes ne prenne trop de hauteur.» La *Chapelle* de Wim Delvoye, réalisée pour l'exposition inaugurale du Mudam, devenue désormais l'une de ses pièces maîtresses, est le fruit d'un dialogue de cinq ans. Elle a coûté quelque 100 000 euros. Un ensemble de quatre peintures du collectif General Idea, *Pasta Paintings* (1986-1987), a été acquis pour 170 000 euros. Mais de telles dépenses restent rares.

La directrice accorde une attention aiguë au suivi des artistes



**Wim Delvoye**, «Chapelle», installation permanente, 2006, vitraux et chapelle métallique, 1080 x 705 x 480 cm.

COMMANDE ET COLLECTION MUDAM/PHOTO: RÉMI VILLAGGI/PRO LITTERIS 2008

et à celui des œuvres qui, s'agissant d'art contemporain, posent parfois des problèmes de conservation et de présentation épineux, comme certains ouvrages de Thomas Hirschhorn ou de Christian Marclay. Mais aussi, quel enthousiasme lorsqu'elle évoque tel film d'Emmanuelle Antille, telle pièce de Marina Abramovic ou de Francis Alÿs, ou encore tel ouvrage de Candice Breitz, récemment acquis. Et elle n'est pas peu fière de sa série de dessins de Raymond Pettibon ou de l'installation de François Roche, nouvelle venue au musée, accompagnée de pièces offertes par l'artiste-architecte.

Marie-Claude Beaud a beaucoup investigué l'art luxembourgeois qui forme désormais 10% de la collection; elle a fortement développé le domaine de la vidéo et des nouveaux médias. Surtout, à coups de visites guidées et d'explications inlassables, elle s'est efforcée de rapprocher le public du Grand-Duché des expressions contemporaines. Le pari semble gagné puisque le Mudam se trouve en tête des musées les plus

ET SI,  
DÈS QUE  
J'AGIS,  
JE N'ÉTAIS  
PLUS.

COLLECTION MUDAM/RÉMI VILLAGGI/PRO LITTERIS 2008

**Rémy Zaugg**, «N.T. 11a», 1996-2000, aluminium, peinture au pistolet, lettres sérigraphiées, vernis transparent, 123,5 x 70,3 x 3,3 cm. Collection du Mudam.

visités. En deux ans et demi, l'institution a accueilli plus de 200 000 personnes, chiffre qui correspond à près de la moitié des habitants du pays. A l'heure de s'arracher de son œuvre – en effet, elle quitte le Mudam à la fin de l'année –, elle lui laisse une équipe bien rodée et un solide ancrage dans la scène internationale des musées.

PUBLICITÉ



La jeunesse éternelle est une utopie.  
Sauf pour ce téléviseur !

Nul n'échappe au vieillissement, mais notre BeoVision 9 s'en sort avec grâce. L'Automatic Colour Management lui permet de combattre les effets du temps. Une minuscule caméra balaie l'écran afin de régler avec précision le rendu chromatique. Vous pourrez ainsi profiter à jamais d'une image d'une netteté exceptionnelle.

Nous serons ravis de recevoir votre visite.

**BANG & OLUFSEN**

Bang & Olufsen, Balsopal SA  
16, rue de l'Hôtel de Ville, 1204 Genève, Tél. 022 310 99 00, info@bo-geneve.ch

www.bang-olufsen.com



## AGENDA (SÉLECTION)

## Beaux-arts



**Ferdinand Hodler**, «Le Faucheur». Entre 1,5 et 2 millions de francs (Sotheby's Zurich).

## NEW YORK

**5 novembre**  
Christie's: L'Age moderne: collections Alice Lawrence et famille Hillman

Sotheby's: Impressionnistes et art moderne, œuvres de peintres russes

**6 novembre**  
Christie's: Impressionnistes et modernes

**7 novembre**  
Christie's: Impressionnistes et modernes sur papier

**11-12 novembre**  
Sotheby's: Art contemporain

**12 novembre**  
Christie's: Art d'après-guerre et contemporain

**13 novembre**  
Christie's: Art d'après-guerre et contemporain

**13-14 novembre**  
Phillips de Pury: Art contemporain

**14 novembre**  
Sotheby's: Art d'Afrique et d'Océanie. La collection Frieda et Milton Rosenthal

Christie's: Art d'Afrique et d'Océanie. La collection Robert et Jean Schoenberg

**23 novembre**  
Phillips de Pury: Editions modernes et contemporaines

**24 novembre**  
Christie's: Punk/Rock

**11 décembre**  
Sotheby's: Livres et manuscrits dont des Americana

**15 décembre**  
Christie's: Design du XXe siècle de la collection George et Freyda Lindemann

**16 décembre**  
Sotheby's: Art israélien et international

Christie's: Œuvres d'art des studios Tiffany

**17 décembre**  
Phillips de Pury: Design

Christie's: Icones de glamour et de style: la collection Constantiner

Sotheby's: Judaica

**18 décembre**  
Sotheby's: Design du XXe siècle

**18-19 décembre**  
Christie's: Mobilier et objets d'intérieur

## LONDRES

**6 novembre**  
Christie's: Art japonais, textiles d'Asie

Sotheby's: Design du XXe siècle

**7 novembre**  
Christie's: Art chinois

**11 novembre**  
Christie's: Mobilier et objets d'intérieur, bijoux vintage et modernes, art japonais et design



**Henry Moore**, «Figure». Entre 2,08 et 2,9 millions de francs (Christie's New York).

**12-13 novembre**  
Christie's: Manuscrits et livres imprimés

**18 novembre**  
Sotheby's: Photographies

**18-19 novembre**  
Sotheby's: Art d'Amérique latine

**19 novembre**  
Christie's: Photographies

**22 novembre**  
Phillips de Pury: Photographies

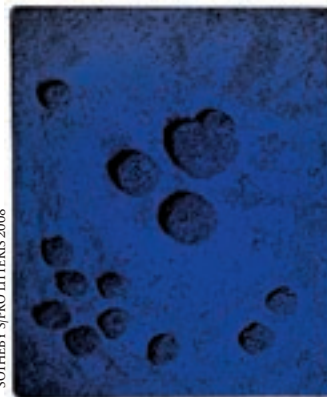
**24 novembre**  
Sotheby's: Art russe

Christie's: Art russe. Icônes et objets du monde orthodoxe

**25 novembre**  
Sotheby's: Art russe. Fabergé, icônes

**26 novembre**  
Sotheby's: Livres européens, ouvrages russes et manuscrits

**26-27 novembre**  
Christie's: Art russe dont œuvres d'après-guerre et contemporaines, livres et manuscrits russes



**Yves Klein**, «Archiéponge». Environ 29 millions de francs (Sotheby's New York).

**10 décembre**  
Christie's: Art impressionniste et moderne

**11 décembre**  
Christie's: Art d'après-guerre et contemporain

## PARIS

**5 novembre**  
Christie's: Art des terres d'Islam

**16 novembre**  
Christie's: Arts décoratifs, tableaux et dessins du XVIe au XIXe siècle, 148e vente des vins des Hospices de Beaune

**21 novembre**  
Christie's: Art d'Asie

**25 novembre**  
Christie's: Livres anciens, livres d'artistes et manuscrits

**26 novembre**  
Sotheby's: Art déco, Art nouveau et design du XXe siècle

Christie's: Arts décoratifs du XXe siècle et design

**2 décembre**  
Christie's: Art impressionniste et moderne

**3 décembre**  
Sotheby's: Impressionnistes et modernes

**4 décembre**  
Sotheby's: Art d'Afrique et d'Océanie

Christie's: Art Africain et océanien

**9-10 décembre**  
Christie's: Art d'après-guerre et contemporain

**Informations**  
[www.antiquorum.com](http://www.antiquorum.com)  
[www.christies.com](http://www.christies.com)  
[www.galeriekoller.ch](http://www.galeriekoller.ch)  
[www.phillipsdeputy.com](http://www.phillipsdeputy.com)  
[www.sothebys.com](http://www.sothebys.com)

Calendrier sujet à changement de dernière minute.

**10-11 décembre**  
Sotheby's: Art contemporain

**16 décembre**  
Sotheby's: Livres et manuscrits

**18 décembre**  
Sotheby's: Art d'Asie

## GENEVE

**16-17 novembre**  
Galerie Koller: Art nouveau et Art déco. Livres, autographes, peintures, vins

**18 novembre**  
Christie's: Vins

## ZURICH

**26 novembre**  
Sotheby's: Art suisse

**1er décembre**  
Koller West: Peintures

Christie's: Art suisse

**3 décembre**  
Galerie Koller: Mobilier et décoration



**Odilon Redon**, «Coquelicots dans un vase vert». Entre 1,16 et 1,74 million de francs (Christie's New York).

**4 décembre**  
Koller West: Mobilier, décoration, argenterie, divers

**5 décembre**  
Galerie Koller: Art suisse, art moderne

**6 décembre**  
Galerie Koller: Art africain, art contemporain

## Montres et bijoux



**Le Lesotho**, diamant de 71,73 carats. Entre 3,36 et 5,6 millions de francs (Sotheby's Genève).

## GENEVE

**15-16 novembre**  
Antiquorum: Montres-bracelets, montres de gousset, horloges

**16 novembre**  
Sotheby's: Montres

**17 novembre**  
Christie's: Montres

**18 novembre**  
Phillips de Pury: Bijoux

**19 novembre**  
Sotheby's: Bijoux

**20 novembre**  
Christie's: Bijoux

## ZURICH

**2 décembre**  
Galerie Koller: Bijoux et montres

## LONDRES

**6 novembre**  
Sotheby's: Bijoux

**9-10 décembre**  
Christie's: Bijoux

**17 décembre**  
Sotheby's: Bijoux

**18 décembre**  
Sotheby's: Montres

## NEW YORK

**9 décembre**  
Sotheby's: Bijoux

**10 décembre**  
Antiquorum: Montres-bracelets, montres de gousset, horloges

**11 décembre**  
Christie's: Bijoux

**12 décembre**  
Christie's: Montres

## HONGKONG

**2 décembre**  
Christie's: Bijoux

**3 décembre**  
Christie's: Montres



Montre **Louis Audemars**, Brassus, or email et diamants, vers 1890. Entre 100 000 et 200 000 francs (Christie's Genève).

## Foire de l'art

**Asian Contemporary Art Fair New York (Etats-Unis)**  
**6-10 novembre**  
[www.acafny.com](http://www.acafny.com)

**ARTissima Turin (Italie)**  
**7-9 novembre**  
[www.artissima.it](http://www.artissima.it)

**Paris Photo (France)**  
**13-16 novembre**  
[www.parisphoto.fr](http://www.parisphoto.fr)

**Art Ireland Dublin (Irlande)**  
**14-16 novembre**  
[www.irishartfair.com](http://www.irishartfair.com)

**Kunst Zurich 08 (Suisse)**  
**14-17 novembre**  
[www.kunstzuerich.ch](http://www.kunstzuerich.ch)

**Artparis Abu Dhabi (Emirats arabes)**  
**17-21 novembre**  
[www.artparis-abudhabi.com](http://www.artparis-abudhabi.com)

**Photo Miami (Etats-Unis)**  
**3-7 décembre**  
[www.artfairsinc.com/photomiami/2008](http://www.artfairsinc.com/photomiami/2008)

**PULSE Miami (Etats-Unis)**  
**3-7 décembre**  
[www.pulse-art.com/miami](http://www.pulse-art.com/miami)

**Art Basel Miami (Etats-Unis)**  
**4-7 décembre**  
[www.artbaselmiamibeach.com](http://www.artbaselmiamibeach.com)

**Lineart Gand (Belgique)**  
**5-9 décembre**  
[www.lineart.be](http://www.lineart.be)

PUBLICITÉ

Vente Aux Enchères De

## HAUTE JOAILLERIE &amp; MONTRES

mardi 18 novembre 2008 à 16h00

Hôtel de la Paix  
11, quai du Mont-Blanc  
1211 Genève

Exposition  
vendredi 14 de 12h à 19h  
samedi 15 au lundi 17 de 10h à 19h  
mardi 18 de 10h à 16h

Renseignements et catalogues  
Carolin Goetze +41 22 906 80 00

sous le ministère de  
Maitre Michel Jaquery,  
huissier judiciaire

**PHILLIPS**  
de PURY & COMPANY

An Exceptional Diamond Cartier 'Tank Américaine' Lady's Wristwatch 125'000-150'000 CHF



12 septembre 2008 - 11 janvier 2009

**Balthasar Burkhard** Reconnaissances 1969-2007

Musée Jenisch Vevey [www.museejenisch.ch](http://www.museejenisch.ch)





CARAN d'ACHE  
OF SWITZERLAND



1010  
LIMITED EDITION

A TRIBUTE TO FINE SWISS WATCHMAKING

CARAN d'ACHE SA / GENEVA / SWITZERLAND / WWW.CARANDACHE.COM





En vente exclusivement dans les magasins Louis Vuitton. Tél. 022 311 02 32 [louisvuitton.com](http://louisvuitton.com)

LOUIS VUITTON